

Marie Lauzeral

Journal de confinement.

19 mars 2020

J 3 du confinement

Le confinement a été annoncé lundi soir. Nous sommes jeudi.

Lundi soir, le président Macron n'a pas prononcé ce mot terrible, sans doute pour éviter d'effrayer les gens, nous. Mais on avait tous vu ces stupéfiantes images venues de Chine, puis d'Italie : d'immenses avenues grises, absolument désertes, à Wuhan, et un ciel redevenu bleu, dégagé de la brume de pollution habituelle. On les plaignait vaguement, de si loin. Les plaignait-on vraiment d'ailleurs ? C'étaient eux qui l'avaient fabriqué, ou en tout cas c'était chez eux qu'il était né, apparu, qu'il avait surgi et proliféré, ce virus : le Coronavirus, le Covid 19, dont le nom nous était désormais aussi familier que celui d'un ennemi intime.

Quand ça a été le tour des Italiens, on s'est sentis plus empathiques. Rien à voir avec les Chinois. Les Italiens sont ces cousins chaleureux et sympa, de ces Européens du Sud avec qui nous nous sentons comme avec une famille élargie qui compterait des membres au tempérament extraverti. Bref les Italiens, ce n'était pas les Chinois. Et puis, si personne, ou presque ne connaissait Wuhan, tout le monde avait sa petite idée de ce à quoi ressemblait la vie dans l'Italie du Nord : les terrasses de café pleines et joyeusement bruyantes à l'heure de l'apéritif, une circulation désordonnée, les formes diverses que pouvait prendre la Dolce Vita. Alors qu'en Chine, la Dolce Vita, c'était inconcevable et finalement on en venait à se dire que là-bas, ils ne perdaient pas grand-chose à rester confinés chez eux. Et puis, ils avaient l'habitude d'obéir, de se conformer aux ordres d'un pouvoir autoritaire et n'avaient pas la moindre fantaisie.

Les Italiens c'était autre chose. Et pourtant voilà qu'ils étaient cloîtrés eux aussi, ne sortant plus que sur leur balcon pour y faire de la musique

ensemble le soir. Oh c'était une musique bien artisanale et cacophonique. Tous n'étaient pas musiciens pour de vrai. Certains se contentaient de taper sur des casseroles mais ce tintamarre était gai, porteur d'espoir, de fraternité, et il résonnait dans les villes à l'heure de cet apéro qu'on ne pouvait plus partager.

Du coup, à les voir si déterminés à ne pas se laisser abattre, nous étions confiants pour eux et leur situation ne nous a pas laissé une seconde imaginer que nous serions très vite après eux confrontés à la même épreuve collective.

Nous aurions dû nous en douter pourtant. Il ne fallait pas être bien malin que ce virus allait se déplacer au-delà de la frontière. Mais non. C'est resté encore quelque temps très flou et très lointain, malgré l'immense trajet déjà parcouru de Wuhan à la Lombardie.

Et puis il y a eu les premiers cas en France, et les premiers morts. Rien de vraiment alarmant : les victimes étaient si âgées, ou bien déjà malades, souffrant déjà de plusieurs pathologies parfois, si bien que nul ne redoutait vraiment la contagion. En quelques jours pourtant un anglicisme a envahi les journaux télévisés : des « clusters » se sont formés. Dans l'est de la France, dans l'Oise. Lorsqu'on habite les Hauts de seine, l'Oise, c'est la porte à côté. Et toujours l'inquiétude se faisant attendre. Pendant une bonne semaine, nous sommes demeurés ainsi spectateurs, voyeurs même, de la détresse qui gagnait nos concitoyens.

A quel moment a-t-on pris conscience que ça sentait le roussi ? Je ne parviens pas à me le rappeler. Les journaux télévisés se sont mis à consacrer de plus en plus de temps à l'épidémie, pour finir par en faire le sujet exclusif. Là, on s'est dit que ça chauffait. Sauf que les morts étaient toujours des vieux et qu'on nous parlait pour les jeunes de symptômes

proches de ceux de la grippe, rien de pire. Ne savaient-ils pas encore ? Ne voulaient-ils pas créer de panique, de « psychose » ? Difficile à dire.

20 mars

J 4 du confinement

Six semaines de confinement. Les prévisions les plus pessimistes annoncent six semaines et nous ne sommes pas au bout de la première. C'est un chiffre impressionnant mais peu à peu, c'est comme si on ne s'étonnait plus. Après avoir manqué de prendre la mesure des choses, les avoir minimisées, on est comme curieux de voir jusqu'où elles vont aller. Le sentiment que tout ce qui se passe est irréel subsiste. Pourquoi ? Sans doute parce que les informations nous arrivent encore de manière indirecte. Parmi les 450 morts dénombrés à ce jour, pas un proche, ni d'ailleurs parmi les quelques 10000 malades.

Certes, il faut se rendre à l'évidence, la vie quotidienne est transformée : ces files d'attente devant le Monop ou la boulangerie, la façon dont les gens évitent de croiser le regard les uns des autres, soit par crainte d'y lire un aveu ou au contraire un soupçon, les conversations téléphoniques qui avaient presque disparu de nos journées et qui y retrouvent une belle place, le souci que nous avons soudain de ne pas gâcher ce temps mort, de le ressusciter finalement. Tout ça est bien visible, palpable, et pourtant il nous faut plusieurs jours pour absorber, accepter l'idée que ce n'est pas une fiction, une dystopie semblable à celles que les scénaristes imaginent. Nous voilà punis d'en avoir trop regardé. Ma dernière en date : *The Handmaid's Tale*. Quelle réussite ! J'ai été par cette histoire si superbement mise en scène. Tout comme « *Years and Years* » m'a captivée. En revanche, je ne suis pas allée au-delà de deux épisodes de

« L'Effondrement ». Trop de tension, de réalisme. ET l'épidémie s'est déclenchée au moment même où je renonçais à regarder la suite. Comme si la réalité prenait le relais, voilà tout.

Je trouve que ce qui rend les choses irréelles, incroyables (au vrai sens du mot), c'est le caractère planétaire de la catastrophe. On nous prédit depuis une décennie ou plus les conséquences cataclysmique du réchauffement climatique et voilà que par une ironie du destin, c'est un autre fléau qui nous frappe, un qu'on n'a pas vu arriver ; On regardait ailleurs quand la maison brûlait, mais pas dans la direction du Covid 19 non plus. Et de la Chine on craignait déjà beaucoup de choses, mais pas celle-là.

A la maison, tout est calme et rythmé. Chacun est à sa tâche : Vincent, Reda et Rémi suivent leur emploi du temps scolaire presque comme si de rien n'était. Comme dit Vincent : « Nous, ça fait déjà six mois qu'on est confinés. » Anna, qui a toujours eu du ressort, des tas d'idées mais jamais assez de temps pour les concrétiser, se réjouit de pouvoir le faire. Elle est à sa table de travail elle aussi. Ludo ne lève pas le nez de son écran d'ordinateur, sans paraître le moins du monde en souffrir. C'est son rythme ordinaire à peu de choses près. La situation chez Bic est compliquée car les prévisions d'activité sont impossibles dans le contexte économique catastrophique qui se profile. Et pourtant on demande aux gestionnaires et aux financiers d'anticiper les événements, d'ajuster la stratégie afin de piloter le navire dans un brouillard plus épais que jamais.

C'est vrai que la vie du pays est ralentie, que d'aucuns s'en réjouissent bruyamment, à coups de « il était temps de réagir », « de reprendre le contrôle de nos existences de fous », ou de « c'est bon d'avoir enfin maille à partir avec l'ennui, le désœuvrement, le vide ». Mais ce sont des paroles de nantis qui savent que « coûte que coûte » ils percevront le même salaire en fin de mois. La vérité c'est que les entreprises vont fermer et licencier leur

personnel. Que les emplois retrouvés vont de nouveau se perdre et que ce sera le cas dans tous les pays du monde.

Mais tout ça, ce sera plus tard. Pour l'hure, l'urgence est de ne pas attraper cette saleté. Je n'ai pas peur mais je suis déterminée à respecter les consignes. Il paraît que dans deux villes italiennes la contagion a été stoppée. Et en Chine, les gens recommencent à fréquenter les bars et les restaurants.

Sortirons-nous de cette aventure différents ? Je n'en suis pas sûre. Notre pays sera économiquement affaibli. Nous aurons été rappelés à notre condition fragile et nous aurons compris l'évidence : que de nouveaux ennemis peuvent surgir du néant, sans qu'il soit possible de le prévoir, à tout moment, en tout endroit du globe et que nous habitons un bien petite planète pour qu'il soit si facile et si rapide de l'envahir ainsi.

Hier je me suis fait agresser dans ma rue, devant chez nous. Je rentrais des courses en tirant d'une main la poubelle qu'il fallait rentrer et de l'autre mon caddie chargé de provisions. J'avais l'oreille collée à mon téléphone, j'étais en conversation avec Nany, lorsqu'un grand type jeune, noir, s'est approché de moi et m'a demandé de quoi manger. J'ai éludé sa question, concentrée sur ma conversation. Il a fait encore deux pas dans ma direction et j'ai pris peur en comprenant alors qu'il allait porter la main sur moi. J'ai protesté puis me suis mise à hurler « Au secours » de toutes mes forces, à appeler Ludo. Le type a enfoncé sa main dans mon col et il a arraché la chaîne en or que je portais autour du cou, un cadeau offert par ma grand-mère il y a peut-être 35 ans. Il est parti très vite et les voisins, Vincent, Ludo et Anna sont sortis juste après. Le temps que j'explique, il était hors de vue, échappé par la rue Henri Barbusse. Ludo a tenté de le poursuivre et s'en est pris à un autre type, grand et noir lui aussi. Mais le type a nié : il était en train de faire un footing et a vu, oui, le gars qui le

dépassait en courant. J'ai eu honte un instant d'avoir confondu les deux hommes. Bref, nous sommes rentrés après avoir chaleureusement remercié nos voisins. Nous les connaissons à peine et il aura fallu attendre d'être coincés chacun chez soi pour que nous nous rencontrions vraiment : des gens bien dont la réaction a été courageuse et généreuse. Ce matin j'ai glissé un petit mot dans leur boîte aux lettres auquel ils ont répondu un peu plus tard. Je voulais leur donner des nouvelles et prendre aussi des leurs car le voisin avait dit avoir de la fièvre. Il va mieux, n'a plus de fièvre, ce n'était donc peut-être pas le virus.

Que c'est étrange cette suite d'événements, non ?

21 mars

J 5 du confinement

Il s'est remis à faire froid. C'est sans doute bon pour l'opération de confinement en cours. Le ciel bas et le vent glacé n'ont pas engagé les gens à sortir de chez eux, à la différence des trois derniers jours. Jusqu'ici on avait bien des regrets de manquer la douceur du début de printemps. Il avait fait si beau que c'était presque une torture de ne pas être dans les rues ou dans les parcs. D'ailleurs les Français s'étaient montrés « indisciplinés », « dénués de sens civique », « irresponsables », « inconscients », comme l'avaient martelé les autorités médicales et politiques. La météo sera donc plus favorable dans les jours qui viennent.

Je suis allée ce matin au marché de Bois Colombes, pour la dernière fois avant la fermeture. Quel dommage ! Et quelle situation catastrophique pour les maraîchers qui se crèvent à la tâche ! Comment vont-ils organiser l'écoulement de leur marchandise ? Que nous sommes privilégiés en comparaison !

Les garçons nous ont bien fait rire ce soir à table. Réda avec sa voix grave et son parler lent, coloré par un fort accent du Maroc. J'aimerais savoir à quel point le surprend notre vie, notre mode de communication, notre cuisine familiale, et tout ce qui est différent de ce qu'il connaît. Et Rémi, le rire saccadé, aigu et si communicatif, la conversation facile et enjouée. Avec Vincent ils forment un trio parfaitement équilibré, si différents qu'ils sont et sans doute complémentaires. Ils sont tellement investis dans leur travail que l'on ne perçoit aucune tension entre eux, mais seulement une saine camaraderie. Et leurs anecdotes d'internat sont hilarantes. Nous passons des moments vraiment réjouissants à table, dont même Anna a l'air ravie. Comme si nous étions largement dédommagés de l'inconvénient d'être confinés par cette compagnie inespérée. Ils sont intelligents, intéressants, charmants, chacun à sa manière. Ils font ma totale admiration. Aucune posture, aucune vanité. L'on sent chez chacun d'eux beaucoup de profondeur et de réflexion. Ce partage est magnifique et sans doute ce que je retiendrai de plus cher à la fin de cette aventure.

Il est inouï de se dire que rien de ce qui nous arrive n'était prévisible. C'est une de ces mauc-vaies surprises que la vie tient en réserve/. Mais celle-ci zest d'un ampleur inimaginable. Ce soir un milliard d'êtres humains sont confinés. Un milliard partout sur la planète ! A cause d'un virus invisible et ravageur qui se déplace à une allure galopante à travers pays , continents, mers et océans, empruntant toutes les voies, aériennes, maritimes et terrestres, infiltrant gares et aéroports fermés trop tard.

Combien de temps tout ceci va-t-il durer ? La question est sur toutes les lèvres et bien sûr personne n'a la réponse. En revanche chacun peu à peu se résigne, dans un grand élan de sagesse collective. Il faut vivre chaque jour sans penser à un quelconque décompte. Nous sommes des prisonniers qui ignorent à la fois la nature de leur faute et la durée de leur peine.

Nous nous poserons la question de l'endroit où poursuivre notre séjour confiné s'il y a lieu de le faire. Pour l'heure nous sommes plutôt bien et voyons tous de l'agrément à cette vie commune. Je me dis même que je suis chanceuse, comparée aux parents de Reda et Rémi qui eux ne connaissent pas ce partage.

Une des choses, des impressions étranges est l'absence de repères dans la semaine. Le temps s'écoule sans aucune des limites familières, hors cadre. Il faut mettre en place des stratégies de scansion des heures, de division de la journée, faute de quoi l'on est dans un continuum où il serait aisé de perdre tout repère.

22 mars

J 6 du confinement

Les journées passent vite et se remplissent de petits moments, de beaux échanges, de discussions graves ou légères. Nous nous entendons tous bien et aucune tension ne s'est fait sentir jusqu'ici. A condition de ne pas écouter en continu les nouvelles qui nous parviennent de France et du monde car alors le vertige prend le dessus et l'incompréhension face à ce tsunami planétaire.

Aujourd'hui nous avons même dansé. Il faut parvenir à brûler de l'énergie sans sortir de chez soi. Je ne peux plus faire mes 40 mn de vélo quotidiennes, je ne marche quasiment plus et je ne parviens pas à me discipliner pour faire de la gym dans la maison, contrairement à Anna qui enchaîne footings réduits, entraînements à la boxe et séances de corde à sauter. Elle a une capacité d'adaptation exceptionnelle et un tempérament archi positif.

Ce soir, à 19h nous avons organisé un moment de retrouvailles par écran interposé entre Toulouse où se trouvent Maman d'un côté, Philippe d'un autre, et Sarh et Romain encore ailleurs, Asnières, l'Angleterre, Plévenon, Chatou, Hossegor et Paris. Tous les cousins étaient contents de se parler et Mando ravie de les apercevoir. Philippe me fait de la peine. Il n'a pas l'âge de se retrouver comme ça tout seul. Je n'ai pas demandé pourquoi ses enfants ne s'étaient pas installés chez lui mais je trouve ça tellement dommage. Leur famille est complètement éparpillée.

Ce soir j'ai parlé au téléphone avec la mère de Reda, visiblement éprouvée par l'absence de son fils et l'ignorance du moment où il pourra rejoindre le Maroc. Elle m'a remerciée dix fois pour ce que je faisais pour lui, cette gentillesse et cet amour que je lui donnais. Inch' Allah nous ferons connaissance et elle pourra me remercier (sic). C'est une jolie surprise de la vie ce séjour de Reda et Rémi chez nous. Et puis nous avons désormais des amis marocains !

A part ça ce fut un drôle de weekend que Ludo a presque entièrement consacré à son travail. Il n'a jamais travaillé autant je crois. Et moi je suis enfin venue à bout de mes copies de concours blanc. J'ai demain matin mon dernier cours avec mes étudiants de deuxième année. Ils doivent être dans un drôle d'état, dans l'incertitude totale par rapport à la tenue ou non de ce concours qu'ils préparent depuis deux ans. Heureusement la plupart d'entre eux a des visées autres que l'ENS et du coup leur inquiétude doit être moins grande. Finalement on peut se dire qu'il est nécessaire de continuer « business as usual » afin de vivre au mieux cet épisode anxiogène. C'est ce que font mes trois garçons ici. Ou alors considérer que le travail et les considérations qui vont avec pèsent bien peu en comparaison du fléau inédit qui nous accable. Que cette « continuité pédagogique vaille que vaille » semble tout à coup assez vaine et que nos jeunes feraient mieux

de... Non. En écrivant ces mots je change d'avis et il m'apparaît avec clarté que maintenir le cadre est la meilleure chose à faire pour le bon équilibre psychologique de tout le monde. Et puis, tout cela aura bien une fin !

Ce que je redoute, comme beaucoup, c'est l'état de délabrement économique dans lequel notre monde va se trouver ensuite. Il ne faut pas être bien malin pour comprendre que ce coup de frein général va être la cause de bien des souffrances et des situations de détresse. Alors, d'aucuns claironnent, bravaches, que nous renaîtrons dans un monde transformé, que cela nous aura servi de leçon, etc... Moi je pense que nous n'apprendrons pas grand chose de cette expérience, à part peut-être que toute pandémie est redoutable et nos moyens pas partout suffisants face à la brutalité de son surgissement.

23 mars

J7 du confinement

Ludo travaille encore. Il est plus de 23 heures. Il travaille 14 ou 15 heures par jour, et pour ne faire que des choses inutiles, nous dit-il. Des simulations, des projections dans l'avenir afin d'aider son client, l'entreprise, Bic, à prendre les meilleurs décisions par ces temps houleux. Il est resté devant son ordinateur toutes ces heures durant. J'admire sa force de travail, sa persévérance. Mais pourvu que, contrairement à ce qu'il prétend, ses efforts ne soient pas vains ! Les garçons eux aussi ont une discipline de fer et un rythme soutenu. Ils s'entraident, se stimulent, se complètent. J'ai moi-même eu une journée très remplie : un cours en visio avec les terminale L, qui les a au moins forcés à démarrer leur semaine en se conformant à l'horaire habituel du lundi, puis un rendez-vous un peu loupé avec mes étudiants de seconde année de prépa. C'était leur dernier

cours avant la période de révision. Or personne n'est en mesure de dire si le concours va avoir lieu. Il sera forcément reporté. L'avenir proche est si plein d'incertitude !

Je n'ai pas voulu regarder les infos de 20 h aujourd'hui. Ce n'est pas bon d'écouter quotidiennement la sinistre litanie des morts : en Italie, on a dépassé les 6000. La France est loin derrière mais plus de 350 victimes ont été recensées ces dernières 24 heures.

J'ai passé toute la seconde partie de l'après-midi avec Fred et Nathalie afin de finaliser nos appréciations dans les dossiers des élèves de Terminale. Nous nous donnons un mal fou, pesons chaque mot et discutons avec soin du profil et des chances de succès de tous nos élèves. S'ils avaient la moindre idée de tout ce travail, certains se montreraient plus reconnaissants.

Cette tâche finie, je me suis consacrée à la préparation du dîner, comme chaque soir. C'est ma mission dans notre organisation de vie. Et elle est assez lourde. Je pense pourtant être la mieux à même de l'accomplir. Les stocks s'écoulent plutôt vite à 6 à table avec de solides gaillards comme Rémi ! Demain je serai obligée de sortir pour le ravitaillement. Je ne suis pas sortie depuis plus de 24 heures. C'est fou !

Reda, qui est allé faire une brève virée au Monoprix, nous a rapporté qu'il y avait encore pas mal de monde dans la rue et une longue file d'attente devant le magasin. Mais à quoi pensent donc les gens ? Macron se dit opposé à l'idée d'un confinement total comme en Chine. Nous saurons vite s'il faut déplorer ce choix de notre président. Sans doute de toute façon n'y aurait-il pas en France les mêmes moyens de faire régner un tel ordre, d'imposer une telle discipline. C'est le privilège des régimes autoritaires d'y parvenir.

Encore une fois je ne suis pas arrivée à m'astreindre à faire de l'exercice physique. Je n'ai pas non plus eu le temps de démarrer la lecture d'un livre. Le travail du lycée et l'intendance de la maison m'occupent trop.

Ce soir, pour la première fois, j'ai regardé un film : La Vérité de Henri-Georges Clouzot, réalisé en 1960, avec Brigitte Bardot et Sami Frey. Un film de prétoire, avec Bardot en meurtrière de son amant. Intéressant pour la beauté sauvage et féline de Bardot qui était tout de même prisonnière de son physique. Nous sommes tous prisonniers de quelque chose.

24 mars

J 8 du confinement

Bardot n'a pas dû être heureuse de se voir confier toujours ces rôles de femme dont l'ensorcelante beauté ne fait que le malheur des hommes.

La journée a commencé tôt, comme d'habitude. Je me réveille invariablement entre 7h et 7h 15. C'est mon rythme. J'ai attendu pour sortir que le Monoprix soit ouvert. Je pensais être en avance en arrivant vers 18h30 mais il y avait déjà une assez longue file d'attente le long de la rue. J'ai bavardé avec Barbara venue elle aussi faire ses courses. Je m'étais dit que les employés devaient sûrement remplir les rayons le matin et comme j'avais entendu que les œufs commençaient à manquer, je voulais être dans les premiers clients. J'ai trouvé des œufs mais n'en ai pas acheté trop non plus, ne voulant pas être de ces égoïstes qui accumulent des stocks sans se soucier des suivants.

La visite dans un supermarché ces temps-ci ressemble à un ballet, une chorégraphie précise dans laquelle les gens s'esquivent sans en avoir l'air. Il faut maintenant la désormais familière « distanciation sociale » (pourquoi pas « distance » ?) d'au moins un mètre avec son plus proche voisin. Dans

l'étroitesse des allées, c'est parfois difficile. Les efforts discrets d'évitement se doublent de la vigilance des agents de sécurité qui surveillent les entrées. Un client sort, un autre entre. Les caissières sont désormais séparées de la clientèle par une paroi de plexiglas et portent des gants. Les masques manquent encore. J'ai payé mes courses et chaleureusement remercié la caissière qui n'a pas eu l'air de s'étonner de susciter autant d'attention. Cette crise aura entre autre conséquence bénéfique celle de mettre en lumière l'utilité, le caractère indispensable de certaines professions modestes : les livreurs, les magasiniers, les éboueurs, les caissières et agents de sécurité, sans parler bien sûr de tous les brancardiers et infirmiers, aide soignants, filles de salle, bref tout le « petit personnel » (curieuse expression) qui chaque jour fait sa part et est en contact potentiellement avec le Covid 19. J'ai l'impression que les applaudissements qui résonnent dans les rues à 20 h chaque soir les incluent tous. C'est notre humanité, notre fragilité commune, que nous soyons « puissants ou misérables » qui nous est rappelée en ces temps de pandémie. Un lieu commun, mais passons...

Je me suis aujourd'hui encore consacrée une partie de la journée à des tâches domestiques : deux repas préparés pour 6, lessives étendues puis linge réparti entre ses propriétaires. Et j'ai assuré la présence indispensable auprès de mes élèves. Certains sont assidus et sérieux, d'autres bien plus détachés.

Ce soir à 21h30, coup de téléphone quasi désespéré de Fred qui est au bout du rouleau. Il est incapable de prendre de la distance. Un dysfonctionnement de la plateforme Parcoursup l'empêche de rentrer ses appréciations. Et il en fait tout un plat. Je tente de le calmer, lui dis de fermer son ordinateur et de se changer les idées, que ce n'est pas si grave et qu'il doit relativiser. Je me donne l'impression d'être si peu affectée par ce

problème qui au demeurant pourrait bien être aussi le mien, puisque nous partageons la responsabilité de cette classe. Je suis si détachée que l'échange en est devenu presque comique. Mais Fred est émouvant et admirable d'un certain point de vue. Il a raccroché après avoir enfin consenti à m'entendre.

Regardé ensuite un documentaire sur Barbara. Que de belles chansons !

J'ai oublié de dire combien nous avons ri au dîner avec nos jeunes. Quelle chance de les avoir avec nous et de parvenir grâce à eux à maintenir cette ambiance si joyeuse !

Nous avons appris que le Conseil Supérieur Scientifique avait rendu son verdict : il faudrait prolonger le confinement de 4 semaines. Cela nous amènerait jusque fin avril. Le gouvernement devrait annoncer en détails les nouvelles mesures et modalités demain. Attendons donc.

25 mars

J 9 du confinement

Aujourd'hui nous n'avons pas regardé les infos et je trouve que cela renforce encore l'impression de confinement. Les morts ont beau s'ajouter aux morts, la pandémie s'étendre à tous les continents, les hôpitaux craindre la surpopulation et la bourse faire le yoyo, nous pouvons faire mine de l'ignorer. Je ne sais pas si ce qui est en train de se passer dans le monde est plus irréel lorsqu'on en parle, lorsqu'on en voit les images ou au contraire lorsqu'on se contente de l'ignorer. C'est étrange. Nous vivons désormais dans une routine que plus grand chose ne vient déranger. Et tant qu'aucun de nous ne tombe malade, les choses vont se poursuivre ainsi. Chacun est concentré sur sa tâche : je m'occupe de l'intendance et tente de

garder un lien avec toutes mes classes, même si j'ai bien conscience que la motivation des élèves est fragile. Ils ont la tête ailleurs, bien sûr. Le virus, la crainte qu'on en a, ou même la fascination que cette catastrophe exerce sur nous occupe une grande place dans notre esprit et les perspectives sont si floues, la reprise tellement lointaine et incertaine que l'élan qui nous pousse habituellement dans le travail peine à perdurer. Lorsque je reçois un mail me prévenant que tel élève est confiné en famille à St Barth et qu'il faudra être compréhensif et tenir compte du décalage horaire au moment de lui réclamer les devoirs, cela me laisse songeuse...

Aujourd'hui la porte parole du gouvernement, Sibeth N'Diaye a eu des mots malheureux. Elle a prétendu que ce n'était pas parce que les enseignants ne travaillaient pas en ce moment qu'il fallait les envoyer ramasser des fraises (pour venir en aide aux producteurs qui ne peuvent plus compter sur leur main d'œuvre étrangère habituelle). Comme si nous ne travaillions pas ! C'est outrageant d'entendre ça et ça révèle une fois encore l'avis général sur notre implication professionnelle. Certes il en est pour qui la charge est plus lourde que pour d'autres, mais pour ma part je n'ai pas du tout l'impression d'être en vacances. Je tâtonne, je bricole un peu, ça oui. J'improvise, dans des conditions nouvelles. Mais pour ce qui est de me rouler les pouces, pas vraiment ! Pourvu que nous ne soyons pas obligés de continuer de faire cours au mois de juillet ! Après ces longues semaines d'enferment passées devant nos écrans, nous aurons plus que jamais besoin de bouger et de souffler. Cela dit, des sacrifices seront sûrement demandés à tout le monde. Ce sont les événements graves et inédits qui l'imposent. A savoir si le sens du devoir et celui du service public seront universellement partagés...

Il fait très beau de nouveau et c'est encore plus rageant. Nous sommes en train de « rater le printemps ». Et le printemps, c'est la mesure du temps

qui passe. Ne calcule t-on pas l'âge des gens en nombre de printemps ? Eh bien, à m'en voir confisquer un, j'ai d'un coup l'impression d'avoir vieilli. Moi qui aimerais tant observer le réveil de la nature dans le jardin de Bretagne ! Demain je vais demander à Lydie de filmer le jardin et de me le raconter ensuite. Je veux savoir si le gingko s'est finalement mis à bourgeonner, si le lilas de Michel est définitivement mort, si les dahlias prennent et si les agapanthes se plaisent là où je les ai replantées.

26 mars

J 10 du confinement

Un jour et 300 morts de plus. C'est terrifiant. Et pourtant personne ici ne semble terrifié. Nous sommes maintenant tous à l'aise dans cette routine. Les trois garçons sont gais et assidus. Ludo fait preuve d'une endurance au travail impressionnante. Je ne doute pas que ce qu'il fait l'intéresse. Quant à moi, je suis l'ange du foyer. Je remplis le frigidaire, je décide des menus, et prépare les repas, je remplis les machines de linge, puis je les vide. J'organise, je donne quelques consignes d'ordre et de propreté et la maison tourne impeccablement ainsi. Nul doute qu'une partie de moi aime être de la sorte aux manettes, seule maîtresse de l'intendance et que ce rôle me plaise. Personne ne va s'en plaindre. J'ai la certitude qu'être bien nourris nous maintient le moral à tous. Le bienfait que j'y trouve, c'est d'avoir une maison remplie et des gestes simples à accomplir, dont le résultat est visible et satisfaisant. Rémi et Reda sont très faciles et semblent heureux chez nous. Ils me donnent une occasion inattendue de rendre service, de faire preuve de solidarité et de générosité dans l'accueil. J'en suis contente car ce n'est pas si facile de trouver dans l'agitation de nos semaines le temps de rendre service durablement.

Vincent va bien lui aussi. Il a une grande force intérieure, je l'ai toujours su et une forte capacité de détachement, tout en étant attentif et ouvert aux autres. Anna se plaît à profiter de cette compagnie masculine. Elle s'intéresse à eux ; ils s'intéressent à elle. Notre bateau vogue donc calmement et joyeusement au milieu de la tempête planétaire.

J'ai donné mes cours, corrigés les devoirs, fait en sorte que les élèves sachent qu'ils sont suivis et pas lâchés dans la nature ni abandonnés à la solitude de cet éloignement forcé. J'ai aussi passé quelques coups de fil : Flo, Sylvie-Claire, Emmanuelle ; reçu et envoyé quelques messages. On retrouve, c'est vrai, le réflexe d'appeler les gens, réflexe qu'on avait perdu, au profit des échanges par mail ou sms. C'est surprenant de voir comme la communication évolue mais comme son besoin s'en fait plus que jamais sentir. On se lassera en revanche vite, selon moi, des apéros virtuels qui font florès ces jours-ci. Une fois passé l'excitation de la nouveauté. En général, au bout de 15 minutes, la conversation rendue difficile par les interruptions incessantes des uns par les autres, tourne court. Et puis le fait est que, privés d'activités, nous peinons à l'alimenter. On partage quelques nouvelles, quelques réflexions superlatives sur le caractère inimaginable de ce qui nous arrive, de l'épreuve qui nous rassemble, puis on fait quelques blagues, parce que jusqu'ici aucun d'entre nous n'a pris la tragédie en pleine face. Enfin on trinque en se souhaitant de continuer à bien se porter. C'est la phrase de l'époque : « Portez-vous bien ! ».

Je n'ai toujours pas entrepris de lire un livre. Je suis trop occupée. Mais j'ai reçu aujourd'hui le roman de Daniel Defoe : Journal de l'année de la peste, que j'avais commandé en prévision du confinement. Comme je n'ai pas cours le vendredi j'essaierai de le commencer demain.

Je me dis que lorsque tout sera terminé (quelle expression inquiétante !), il ne faudra pas que je me retourne et aie des regrets de

n'avoir pas assez mis cette parenthèse à profit. C'est aussi le but de ce journal que Bénédicte m'a conseillé de tenir : garder la trace de mes impressions et le souvenir des petits faits et des réflexions qui auront pendant ces quelques semaines rempli mes journées.

27 mars

J 11 du confinement

Je viens d'entendre que Jean-Paul Sartre avait dit un jour : « Nous n'avons jamais été plus libres que pendant l'Occupation. » Et nous, avons-nous jamais été plus proches, plus ensemble que pendant cette période de distanciation sociale ?

Ensemble et proches chez nous, oui, mais aussi ensemble avec et proches de toutes les populations du monde affectées par ce mal commun.

Par un étrange détour de l'histoire, par une farce sinistre du destin, nous nous retrouvons à passer tout notre temps en famille, avec deux membres supplémentaires qui viennent prendre la place de Jean et Hugo. Nous sommes six autour de la table à chaque repas, comme il y a bien longtemps. Et tout le monde se couche quasiment à la même heure, couvre-feu oblige. C'est bon de les avoir tout près et de façon si durable. A condition de mettre de côté la funeste raison de leur présence.

Anna, cela étant, commence à trouver le temps long, je le sens. Elle si active, si curieuse de découvrir de nouveaux lieux, de rencontrer de nouvelles personnes, pourrait assez vite se mettre à souffrir de l'enfermement. Elle hésite à aller rejoindre Fabio, mais il y a l'argument sanitaire et est-ce une bonne idée de se confiner avec lui et son colocataire dans un appartement qui ne compte même pas de pièce à vivre ? Je ne le pense pas, même si je conçois qu'ils se manquent l'un à l'autre. Plus tôt, je

l'entendais rire et plaisanter avec ses amis de toujours dont les visages si familiers et que j'ai vus changer et devenir ceux de jeunes adultes, au fil des années, étaient répartis dans les vignettes sur le petit écran de son téléphone : Marie, Inès, Jean-Madior et Martin. Et je me disais qu'elle était vraiment elle-même dans ces moments là, avec eux. Mais peut-être ai-je pensé cela parce que c'est la Anna que j'ai toujours connue que je voyais alors, la petite fille chaleureuse et rigolote qu'elle continue d'être à mes yeux. Je ne sais pas grand-chose de celle qu'elle devient lorsqu'elle est loin de nous, avec ces amis plus tardivement rencontrés et que nous ne connaissons même pas. Il faut, me répété-je, la laisser devenir qui elle veut être, quitte à la perdre un peu, à ne plus la connaître si bien.

Le premier ministre a annoncé dans l'après-midi un prolongement de quinze jours du confinement, jusqu'au 15 avril et peut-être encore davantage si nécessaire. Cela nous a laissés plutôt indifférents. Nous ne souffrons pas vraiment de cette expérience. Nous prenons vraiment les chose comme elles arrivent, un jour après l'autre, pour ne pas nous laisser gagner par le vertige et la peur. La conférence de Bill Gates que j'ai regardée ce matin m'a glacé le sang. Elle date d'il y a quatre ans et il y explique que son pays n'est pas du tout prêt à se défendre contre le seul fléau qu'il faille craindre : celui d'une pandémie. Il y donne des explications en se basant sur l'expérience de l'épidémie d'Ebola et fait des projections ahurissantes, évoquant des millions de morts. Je conclu de cela qu'il est bien regrettable que cet homme visionnaire n'ait pas été élu à la place de Trump ! Puis je me rassure : au moins, le Covid 19, dans la plupart des cas, n'est pas mortel. Mais bon, lui qui était au démarrage décrit comme une simple grippette, certes parfois un peu mauvaise, s'attaque en fin de compte aussi à une population dont je fais, à coup sûr, partie. Ce n'est pas seulement ce que le prof d'anglais des garçons a appelé, non sans cynisme, « a boomer

removeur ». Une jeune fille de seize ans est même morte dans l'Essonne aujourd'hui. D'ailleurs une de mes élèves de première, Domitille, est malade. Je ne voudrais pas qu'elle le soit gravement.

J'ai passé pas mal de temps à faire la cuisine aujourd'hui : lasagnes pour midi, une soupe pour ce soir et un gratin de courgettes et pommes de terre pour demain.. Ces repas que je prépare contribuent, je le sais, à maintenir le moral de ma troupe. Et cela ne me dérange pas de m'y consacrer. Je sais que j'en suis capable.

28 mars

J 12 du confinement

L'inquiétude m'étreint par moments. Je sens comme une fièvre qui court dans mes membres et je me dis alors que je pourrais bien moi aussi attraper ce virus. Bien sûr ! Pourquoi pas ? Je ne suis pas fatiguée en revanche. Le confinement n'est pas fatiguant, malgré la lourdeur des tâches domestiques. Je ne veux pas être malade. Et par moments, j'ai peur. Je me mets à imaginer ce qui pourrait m'arriver comme cela arrive à tant d'autres : plus de 2000 en France, 10000 en Italie. Mon humeur ne restera confiante que si je m'efforce d'ignorer ce que les media rapportent de la situation en France et dans le monde. Ils nous inquiètent. Faut-il refuser de savoir ? Se contenter de vivre dans un univers factice, imperméable aux nouvelles d'ailleurs. Bien sûr que oui, il le faut. Il faut confiner les corps et les esprits, limiter le regard de chacun tout comme on limite ses gestes. Et il faut raisonner au jour le jour, s'imposer une routine rassurante. J'ai téléchargé un programme de remise en forme sportive. Anna me conseille et m'encourage : renforcement musculaire, yoga... Ce matin il faisait très beau et nous avons marché une heure avec Ludo. Etait-ce imprudent ? Je

trouve qu'il est presque impossible d'admettre que le danger rôde à chaque coin de rue, invisible et affamé.

29 mars

J 13 du confinement

La vie n'est pas la possession. Ce n'est pas l'emprise. J'ai écouté très tôt ce matin un podcast de France Culture et noté cette phrase sur le moment. J'ai dû la trouver juste et inspirante. Mais voilà, ce soir, elle ne m'évoque plus rien de particulier. Laissons la en suspens et nous y reviendrons plus tard peut-être.

Aujourd'hui a été une bonne journée. C'était dimanche et les garçons n'ont pas travaillé. Ils ont dormi tard, Vincent a joué sur sa playstation. Nous avons bien discuté tous ensemble : d'art conceptuel du rôle des musées, du scoutisme et de la vie à Ginette, encore et toujours. Ils y ont déjà tant de bons souvenirs ! Ils sont impatients d'y retourner je le sais. Mais avant cela, Reda aimerait revoir sa famille au Maroc. Son vol est prévu pour samedi prochain mais rien n'est moins sûr que ce départ. Il m'a dit s'être inscrit sur une liste établie par l'ambassade, des ressortissants marocains qui souhaitent rentrer chez eux. Nous verrons bien. Le risque qu'il prendrait en partant est de ne pas pouvoir revenir au moment où les cours reprendront. Mais quand cela sera-t-il ? On parle de début mai au mieux, peut-être début juin ! Au Royaume-Uni, il a déjà été annoncé qu'écoles et universités ne rouvriront pas avant septembre ! Cette situation est tout bonnement hallucinante. Je vais entamer demain ma troisième semaine de cours à distance, toujours sans savoir ni quand ni comment le bac va pouvoir se tenir cette année. Le ministre de l'éducation doit faire des annonces sous peu. Je suis curieuse de les connaître. Je ne suis pas plus

inquiète que cela sur le sujet. Rien ne sera décidé qui puisse être défavorable aux élèves.

De jour en jour, la liste des morts s'allonge et l'âge des victimes diminue. Près de 3000 morts en France en moins d'un mois. Et e de plus en plus de malades jeunes. Pourvu qu'aucun de nous sous ce toit ne l'attrape ! Je n'ai jamais vraiment envisagé cette possibilité jusqu'ici. Désormais je prends plus de précautions encore.

J'ai entrepris avec Anna un programme d'entretien physique. Nous alternons séances de renforcement musculaire et yoga. Je sens que j'en ai besoin. Je me sens pleine de courbatures après deux séances. Je suis heureuse de partager ça avec ma fille. C'est inespéré tout ce temps que nous avons à passer ensemble ! C'est le très bon côté de cette sale histoire. Quoique je ne sois pas sûre qu'elle a envie de prolonger le confinement chez nous plutôt que chez Fabio. Elle se montre tout de même très agréable et pleine d'idées pour tirer le meilleur parti de cette halte dans sa course.

30 mars

J14 du confinement

Aujourd'hui, j'ai demandé à mes élèves de première s'ils avaient pensé écrire eux aussi un journal, et, dans le cas contraire, comment ils pouvaient garder une trace de cette période inouïe. Ils ont bien conscience de vivre un épisode historique majeur et pour l'heure, ça les amuse plutôt. Ils avaient l'air serein et en forme. Ils ont insisté sur le plaisir qu'ils avaient à se retrouver en famille, même si plusieurs ont déploré les disputes continues de leurs parents. C'est donc vrai que les tensions conjugales se renforcent en cette période confinée et que les couples sont mis à rude épreuve. Pas de violence toutefois dans leur foyer, de ce que j'ai pu en deviner. Mais ces choses là sont évidemment sournoises et souvent

indétectables. Plusieurs témoignages rapportent, confirment qu'hélas la violence dans le huis clos des familles redouble en ce moment. Un enfant de six ans est mort à l'hôpital, suite aux coups reçus de son père... C'est glaçant. Et je nous sens tellement à l'abri quant à nous. Il règne dans notre maison une atmosphère si sereine, si chaleureuse et légère. C'est une chance.

Une de mes élèves m'a touchée tout à l'heure car elle a répondu à ma demande de récits, de témoignages personnels sur la façon dont ils vivent le confinement en exprimant sa gratitude d'être si privilégiée, si protégée. J'ai trouvé sa réaction charmante. C'est une jeune fille que j'apprécie beaucoup par ailleurs pour sa gentillesse, sa spontanéité et sa joie de vivre. Dans l'ensemble, j'aime beaucoup ce groupe d'élèves. Seize, dix-sept ans est un âge qui m'intéresse et m'amuse. Ils sont attachants plus que ne l'ont jamais été mes étudiants de deuxième année de prépa, qui, en deux ans, n'ont jamais fait vibrer ma fibre maternelle. De ceux-là je ne garderai pas un très bon souvenir. Le dernier cours avec eux lundi a été un vrai soulagement. C'est le propre de notre métier. Chaque année les cartes sont rebattues. Avec certaines classes, le rapprochement ne se fait jamais, avec d'autres il est immédiat. De même que parfois, une rencontre avec un professeur peut marquer l'esprit d'un jeune à jamais, certains élèves peuvent laisser chez leur professeur un souvenir très fort et durable.

Aujourd'hui c'était l'anniversaire de Marie-Claude. Nous nous sommes donné rendez-vous sur Zoom, la nouvelle appli qui fait fureur. Jusqu'ici, c'était le moyen d'organiser des réunions professionnelles à distance, mais depuis quinze jours, c'est le moyen technologique le plus populaire d'organiser des apéros sans bouger de son canapé. Ce soir donc, nous étions réunis sur l'écran de l'ordinateur de Ludo, y compris Marie depuis la Coruña et nous avons bu un verre tous ensemble. Mieux que rien...

31 mars

J 15 du confinement

Très beau temps aujourd'hui encore, quoique bien frais. Je suis sortie tôt, vers 8h 30 pour le ravitaillement. C'est drôle, je n'utilisais pas ce mot avant. Je disais que j'allais faire des courses. C'est la vision de cette file d'attente de gens distants les uns des autres, en général silencieux ou bien occupés sur leur téléphone, qui fait forcément penser à l'époque des restrictions et des bons alimentaires. Désormais on ne fait plus les courses ni le marché, on se ravitaille. En tout cas, lorsque je suis sortie ce matin, l'air était très vif. Ce ne sont pas des températures de saison, nous dit-on à la radio. Mais qu'est-ce qui est de saison en ce moment ? Rien n'est ce qu'il devrait être. Tout est nouveau, inédit, impensable, ahurissant, hallucinant. Peut-être que la nature se porte mieux de cette parenthèse sans gaz d'échappement, ni sur les routes, ni dans le ciel, mais cette nature nous est interdite d'accès : parcs fermés, déplacements quasiment interdits. A moins d'avoir un jardin ou de vivre à la campagne, nous allons devoir nous passer d'arbres et de pelouses à la saison où ils sont en pleine renaissance. C'est tellement regrettable ! Et c'est à des différences comme celle-ci, entre confinement en ville, dans un univers minéral et confinement aux champs que se jouent les plus fortes inégalités. Des inégalités qui se creusent, se font plus marquées encore. Vu aux infos un reportage sur Marseille où la crise du logement est rude, suite à l'écroulement d'immeubles et à la menace d'autres écroulements. Les familles délogées sont très démunies et vivent dans des espaces minuscules. Et à côté de ça, un de mes élèves de terminale suit les cours en visio, confiné dans sa résidence secondaire à St Barth. Ca laisse rêveur...

En fin de journée les garçons ont fait une séance de sport. C'est très en vogue : on télécharge une appli et on suit un programme d'exercices sur plusieurs jours, programme constitué à la carte en fonction de l'âge et de l'endurance de l'intéressé. Anna a coaché la séance de yoga. Rémi et Vincent ont trouvé les enchaînements très difficiles, tandis que Reda s'est défilé pour venir regarder le journal télévisé avec moi. Près de 500 nouveaux décès en France où le nombre de cas dans les hôpitaux grimpe. Le total de décès en France avoisine les 3500. Qui l'aurait dit il y a un mois ? C'est effrayant ! A New York, un mort toutes les cinq minutes ces dernières vingt-quatre heures. Le chiffre m'a laissée sans voix. A ce rythme, la ville va se dépeupler, non ? Et en deux jours, deux de nos amis nous ont annoncé le décès d'un parent âgé...

1 avril

J 16 du confinement

Pas de poissons d'avril ou presque cette année. Sans doute parce que les seuls qui nous viennent à l'esprit sont à propos de la durée du confinement. Jusqu'à Noël peut-être ?

En revanche un rendez-vous par Skype avec Anne-Laure et Stéphane à l'occasion de l'anniversaire de Nany. Je me demande ce qu'elle a ressenti en nous voyant sur l'écran de l'ordinateur, si loin d'elle pour son 86^{ème} anniversaire. De la tristesse ? Je ne sais pas. La maison de Verfeil est trop grande, trop loin, et désormais en vente. Cette idée ne peut que les rendre tristes tous les deux. Ils sont à la fin de leur vie dans cette maison qu'ils aiment tant et où logent certains de leurs plus heureux souvenirs. C'est toujours un déchirement de se résoudre à vendre la maison où l'on a été heureux, même si celle-ci n'est pas la maison où leurs enfants ont grandi

mais plutôt la maison où ils ont accueilli leurs petits-enfants et sont devenus grands-parents. Dans leur mémoire, elle résonne sûrement de rires et de cris joyeux. La piscine, où l'eau a verdi, reste vide presque tout l'été. Ils ne montent plus à l'étage et se sont installés au rez-de-chaussée, dans des pièces autrefois destinées à organiser de grands repas animés ou des parties de cartes. Presque tous les amis sont morts. Il serait raisonnable de se rapprocher aujourd'hui des enfants. Laisser derrière eux tout ce long passé, pour vivre brièvement le temps qui leur reste. Cela me serre le cœur de les savoir si seuls. Il est fortement déconseillé d'aller rendre visite à ses proches âgés en ce moment. Eux sont chanceux d'être ensemble encore. Ils parviendront au bout du chemin sans s'être lâché la main. C'est une grâce.

Cette journée a été très ensoleillée. Quelle ironie ! Il fait si beau. Le temps est devenu magnifique dès le lendemain du jour où a été annoncé le confinement. Je me désole de ne pas pouvoir vivre pleinement ce début de printemps. Qui sait quand nous repartirons en Bretagne ? Le ministre de l'Intérieur a expressément interdit les déplacements pour les vacances. Malgré l'impatience que nous ressentons, nous allons obtempérer par civisme, par prudence, et aussi parce que nos voisins de Plévenon nous détesteraient de rappliquer « chez eux » alors que les Côtes d'Armor sont très épargnées par la pandémie. Les Parisiens déserteurs ont fait l'objet de critiques violentes, voire de gestes hostiles lorsqu'ils se sont confinés dans leur résidence secondaire.

Je suis allée marcher dans les rues, d'un pas vif, afin de perdre quelques calories et faire le plein d'énergie solaire, de prendre l'air, cet air soudain plus pur. A mon retour, j'ai fait la séance de sport préconisée par cette application qu'Anna m'a installée. Les activités proposées sont assez entraînantes et libèrent de l'endorphine dont chacun connaît les bienfaits sur l'état moral. Il faut que je me tienne à cette discipline, tout comme je

dois me tenir à celle d'écrire ce journal de confinement. Or la discipline n'est pas ce qui me caractérise en temps normal. Par ailleurs, depuis que je m'occupe de nourrir mes trois pensionnaires et me suis mise à leur service, sans avoir un programme réglé à la minute près, je m'organise plutôt bien pour parvenir à fournir qualité et quantité. Ce confinement aura mis à l'épreuve notre faculté d'adaptation et notre sens de la discipline, ça ne fait pas de doute.

3 avril

J 18 du confinement

Je n'ai pas écrit hier soir. Couchée trop tard à cause d'une nouvelle (pas très récente en fait) série dont j'ai regardé trois épisodes : *The Affair*. L'histoire d'un adultère et d'une enquête policière (le titre en anglais ayant ce double sens). Très prenant, très bien joué. La difficile épreuve de la tentation et du désir coupable. Un personnage masculin romancier, ce qui me plaît, et l'action située sur la côte est des Etats-Unis, une station balnéaire du Maine ou bien à Long Island, où réside le beau-père, un auteur à succès dans une propriété de luxe. Bref, je me suis couchée à minuit et n'ai pas eu le courage de prendre ce cahier. Il faut pourtant garder ce rituel d'écriture quotidienne, faute de quoi ce journal n'aura pas le rythme nécessaire.

Jamais la banalité du quotidien ne se sera inscrite sur un fond aussi peu banal. Je m'explique : je n'ai ici à raconter que les activités domestiques les plus ordinaires. Je fais les courses, je prépare de bons repas équilibrés et roboratifs, je maintiens scrupuleusement un degré de propreté maximum dans la maison (allant ce matin jusqu'à désinfecter à l'eau de Javel les poignées de portes et de placards !). Et dehors, partout dans le monde, c'est

le chaos. Dehors, il n'y a plus rien d'ordinaire. Juste une pandémie exceptionnelle, qui, même si elle n'est pas inédite et que les journaux nous rappellent l'hécatombe causée par la grippe espagnole au début du vingtième siècle, ou encore les ravages du Sida, gagne à une vitesse folle la planète entière et contre laquelle les populations tentent de s'organiser dans l'urgence. Et moi, sur cette toile de fond planétaire hallucinante, je me livre à des tâches modestes, dont il ne resterait aucune trace si elles n'avaient pas aussi pour vocation de soutenir le moral des troupes. Oui, il faut, nous disent certains, adopter une terminologie guerrière dans la situation d'aujourd'hui. Et la métaphore a filé, à commencer dans le discours d'un président soudain promu au statut de père de la nation, lui qui n'a rien connu de la guerre ni même de l'armée.

Je bataille donc à coups d'éponge contre le virus, le minuscule et surpuissant ennemi de l'humanité tandis que d'énormes avions ventrus atterrissent sur le tarmac de Roissy, débordant de caisses remplies de masques de protection sanitaire parce que pénurie il y a. Entendu hier aux infos l'histoire de ce stock de masques livré par la Chine pour les hôpitaux français, mais que les Etats-Unis ont détournés à leur profit, moyennant une surenchère de prix. Il n'y a donc pas de morale ? L'argent, la loi du plus riche que Trump incarne avec une si consternante arrogance, s'impose toujours en ces temps difficiles que vit le monde occidental. Mais dans le même journal télévisé, j'apprends que les jeunes dans les cités veulent se rendre utiles : ils font et livrent leurs courses à des personnes âgées, arrosent les jardins délaissés par leur propriétaire plus vulnérables. Pour certains, ils trouvent peut-être de cette manière ce qu'ils cherchaient : une place dans la communauté, un rôle à jouer qui les engage à se lever le matin. D'autres mettent à disposition des soignants des chambres dans leur hôtel vide et préparent dans la bonne humeur de copieux petits déjeuners à leurs

hôtes. C'est aussi à la télévision que l'on apprend la réquisition d'un hangar transformé en morgue à Rungis. Sinistre annonce qui donne la mesure du drame humain en train de se jouer. Les images tournées dans les salles de réanimation laissent entrevoir des malades gravement atteints, et même fugitives, elles sont impressionnantes : les patients sont couchés sur le ventre, leur vie ne tient qu'à un fil, celui d'un branchement électrique. Les appareils de respiration sont de lourdes installations.

Interruption téléphonique. Alain, mon collègue de français, qui s'émeut de la disparité entre ses résultats et ceux de certains collègues de lettres qui ne se fatiguent pas beaucoup à évaluer leurs élèves. Pendant notre conversation, j'entends le signal de mon téléphone retentir plusieurs fois : un échange a lieu sur notre groupe Whatsapp entre les différents professeurs principaux de terminale : il va falloir tenir nos élèves jusqu'au début du mois de juillet ! et leur attribuer des notes qui compteront pour le 3^{ème} trimestre et le contrôle continu qui tiendra lieu de bac cette année. On se prépare à un sacré pataquès ! Cet émoi général fait suite aux annonces de Jean-Michel Blanquer à onze heures ce matin. Comme je n'aimerais pas être à sa place, ni à celle de mon chef d'établissement ou préfet de division d'ailleurs ! Il fait bon n'avoir pour seules responsabilités que celles de ses classes et de sa famille. Cela me laisse suffisamment d'espace mental pour d'autres pensées, réflexions, rêveries... Je détesterais de toute façon et cela ne date pas d'hier, que mon esprit tout entier soit capté par des préoccupations professionnelles. Mon esprit et mon temps. Je n'aime rien plus que décider chaque jour de la façon dont je vais occuper le temps dont je dispose en dehors de ce temps de travail, et de cet espace mental qui m'est rendu. C'est un luxe suprême, et que beaucoup découvrent et célèbrent ces jours-ci, mais que je savoure depuis longtemps. Je suis

toujours restée plutôt maîtresse de mon temps et à l'écart de la course contre la montre.

4 avril

J 19 du confinement

Cet après-midi, Rémi est parti. Sa mère est venue le récupérer pour qu'il passe les vacances de Pâques à la campagne en famille.. Ils n'ont pas été arrêtés par la police, bien que le déploiement de contrôles sur les routes en ce weekend de début de vacances soit très important. Il fallait dissuader les Français de partir et d'éparpiller plus encore le virus. Nous avons sagement décidé de rester à la maison, à regret, mais si nous avions bravé l'interdit nous nous serions sentis égoïstes et inciviques. Je crois à la force de l'exemplarité. On reproche si souvent à nos dirigeants de manquer d'en faire preuve.

Pourtant une petite échappée en Bretagne pour rejoindre Hugo et Lydie me ferait plaisir et les garçons aussi seraient heureux de changer d'horizon. Seulement voilà, c'est strictement interdit. Et on ne doit pas se défausser de ses responsabilités envers les autres dans un moment pareil.

La journée a été radieuse et nous sommes allés marcher au soleil une heure. C'est vrai qu'il y a un peu de monde dehors, des familles, avec de jeunes enfants. Comment peut-on résister à l'envie de sortir avec un enfant jeune ? Ce doit être si difficile de l'occuper toute la journée entre quatre murs.

Anna et Ludo ont entrepris de repeindre le salon de jardin et en les regardant faire, je me suis dit qu'ils avaient de la joie à être ensemble. Anna est solide, et résiste bien à l'épreuve. Elle fait du sport tous les jours, ne se plaint jamais, a des occupations variées. C'est une compagnie délicieuse

pour nous tous. Ce soir, elle a passé deux heures à nous préparer des ravioles à la ricotta et aux épinards frais. De la vraie cuisine ! Et avant cela, Reda nous avait, quant à lui, préparé un thé marocain, avec de la menthe fraîche que j'avais achetée pour l'occasion. C'était une grande première pour lui ! Il n'a jamais cuisiné quoi que ce soit de toute sa vie. Tant mieux s'il repart de chez nous en ayant développé de nouvelles compétences. J'avais ce soir un message de Meryem, sa mère. Elle n'a pas de mots pour nous remercier de ce que nous faisons pour son fils. Sa gratitude et la façon si « orientale » qu'elle a de l'exprimer me touchent. J'ai le sentiment très agréable de l'aider vraiment à vivre mieux l'éloignement de Reda. Il faudra que je lui dise à mon tour que je lui suis reconnaissante de me donner l'occasion de faire acte de générosité et de solidarité. Ce n'est pas un effort d'ailleurs. Et je le fais autant pour Vincent que pour Reda. Un jour, nous irons à Casablanca j'espère, et il nous servira de guide.

5 avril

J 20 du confinement

Magnifique journée de début de printemps. Il faisait plus de vingt degrés cet après-midi au soleil et le ciel était d'un bleu pur comme jamais. Les avions ont pratiquement cessé de voler et on ne voit plus aucunes de ces longues traînées blanches qui zèbrent l'azur en temps normal. Les habitants de la Terre se terrent. Près de la moitié de l'humanité est consignée dans ses pénates, que ce soit un building à Hong Kong ou un ryad au Maroc, un appartement haussmannien ou une villa à St Barth, ou encore un studio à la cité des Anges, le confinement est la règle. On ne voyage plus ou presque. On fait l'apprentissage de la sagesse pascalienne : on reste en repos dans sa chambre, voilà tout. C'est difficile.

D'ailleurs nous sommes sortis marcher un peu, pas loin : pas plus d'un kilomètre autour de son domicile et pas plus d'une heure, voilà ce qui est écrit sur l'autorisation que l'on emporte avec soi. Nous voulions admirer les feuilles vert tendre qui sont apparues depuis peu, les forsythias jaune d'or, les premières grappes de lilas et les bourgeons de glycine qui embaumeront les rues du quartier dans quinze jours. On n'apprécie jamais autant la liberté que lorsque l'on en est privé. C'est une évidence mais certaines évidences sommeillent jusqu'au moment où elles se révèlent à nous, et alors la prise de conscience a la saveur d'une découverte. Je pensais à la condition des prisonniers avec plus de conscience que jamais tout à l'heure en marchant. Je me figurais pour la première fois de ma vie l'ampleur de cette perte qu'ils subissent. Ne plus pouvoir aller et venir, « prendre l'air » comme on dit étrangement. L'air peut-il être pris, et à qui le prend-on ?

Nous avons déjeuné dehors puis Ludo a repeint la table en fer de notre cour. C'est bien plus joli comme ça : tout blanc et propre ? et c'est une façon utile d'occuper un dimanche après-midi. Habituellement nous n'aurions pas passé l'après-midi chez nous. Nous serions sûrement allés en Bretagne où le temps était radieux. Hugo et Lydie nous envoient des nouvelles et des photos. Les y savoir heureux nous console de ne pas y être nous-mêmes.

J'ai confectionné des cornes de gazelle, pour Reda, mais aussi pour les autres, car nous aimons tous. C'était amusant et pas très difficile. Certaines étaient mieux façonnées que d'autres et conformes à l'image sur le livre de recette. D'autres, plus moches, mais Vincent les a trouvées très bonnes. On a plaisanté sur le fait qu'il ne fallait pas négliger les moches. Ce n'était pas bien malin mais rigolo.

Et puis la journée a passé, à la fois lentement et vite : deux coups de fil, un apéro Zoom avec la team G&G, deux épisodes de la *Casa de papel*

(assez répétitif et violent) mais pour le plaisir de partager ce moment avec les garçons et Anna. Il nous arrive si rarement de nous retrouver ensemble devant le même film !

6 avril

J 21 du confinement

Demain nous attaquerons la quatrième semaine de cette étrange expérience. Je ne peux pas vraiment dire que j'ai installé une routine ni établi un programme, cela va trop contre ma nature. Ce sont les repas qui rythment nos journées. Celles-ci se ressemblent sans être vraiment identiques. Je sors parfois le soir, d'autres fois le matin. J'improvise. Je ne pense pas savoir vivre autrement. Les gens qui prévoient, programment et anticipent sont de grands angoissés à qui le vide fait peur. Ce n'est pas mon cas. J'aime le vide, comme j'aime le silence et ne suis effrayée ni par le premier, ni par le second.

Tout de même je m'impose ce petit travail d'écriture, parce que je m'en voudrais et aurais de grands regrets si je ne le faisais pas. Écrire son journal n'est ni pesant, ni difficile, puis qu'il ne s'agit que de rapporter des faits, ébaucher des réflexions. Pas le lieu pour approfondir ni élaborer une théorie, ni construire un univers et des personnages imaginaires. Je n'ai rien relu jusqu'ici de ce que j'ai écrit dans ce carnet. C'est ma règle : je note au fil de la plume les pensées qui me viennent. Je ne me relis pas, ne me corrige pas. Très peu de ratures. Au finale, ce sera peut-être sans intérêt, indigent et plat. Peu importe. Il y aura une trace. C'est ce que je veux.

Nous avons décidé de regarder un film par jour pendant les vacances, un classique, afin d'enrichir la culture des garçons. Aujourd'hui : *Casablanca*. Reda qui vit dans cette ville voulait le voir. Vincent s'est fait la

remarque qu'il n'avait pas vu de « film d'amour » depuis bien longtemps. Cela m'ai fait sourire. Ils ont plutôt aimé le film, même si l'action est limitée et le rythme lent par rapport à ce qu'ils ont l'habitude voir. Leur prof d'anglais avait mentionné Humphrey Bogart. Désormais ils le connaissent. Il leur a aussi parlé de James Dean. Alors demain, ce sera la *Fureur de vivre*. La période est idéale pour ce rattrapage cinématographique.

Il faudrait que je me mette à mes albums photos. Cela prend beaucoup de temps et donc le moment est aussi propice à ce genre de travail. Notamment nos dix ans sur le Chemin de Saint Jacques. Je dois les consigner. C'est une si belle aventure ! Cette année nous y avons renoncé, faute de trouver la date qui convenait à tout le monde et j'avais de grands regrets. Mes regrets ont disparu puisque les événements nous auraient de toute façon contraints à annuler. Qui sait si le mariage de Marie et Paul prévu le 20 juin va avoir lieu ? Qui sait quand le confinement va prendre fin ? Qui sait si ce carnet comptera assez de pages pour que j'y écrive jusqu'à la fin de cette crise ? Et surtout, qui saurait nous dire si nous sortirons différents de l'expérience, sur un plan individuel et sur un plan collectif ? Je ne vois pas forcément le lien à faire entre ce virus qui nous paralyse et un éventuel impact sur nos modes de consommation, d'alimentation, de travail, etc.

Cerians prédisent que nous allons faire davantage de télétravail. Pourquoi ? Parce que les salariés et les entreprises en auront éprouvé les bénéfices ? Parce que cela fera baisser le nombre de passagers dans les transports et de voitures sur les routes ? Peut-être. D'autres affirment que nous allons consommer des produits plus locaux. Ah bon ? Est-ce que cela n'est pas plutôt à cause d'une prise de conscience déjà depuis longtemps entamée de la catastrophe écologique qui nous pend au nez ? Cette crise-ci est sanitaire et la crise environnementale l'a précédée de loin, non ?

D'autres encore assurent que nos relations sociales vont être transformées : moins de contacts physiques, ni poignées de main, ni embrassades hors du cercle familial. Soit. Cela je peux le comprendre. Et c'est tant mieux. On s'est trop longtemps forcés par conformisme social à embrasser sans envie des quasi étrangers.

Quoi qu'il en soit, il faudra tirer les conclusions et réfléchir ensemble, sans tout mélanger non plus. Que nous soyons trop dépendants de la Chine en termes de production de médicaments notamment, c'est certain. Si cette crise pouvait rapatrier quelques industries de production en Europe, sans tomber dans un protectionnisme nationaliste nauséabond, ce serait un bienfait. Et restaurer aussi le rôle protecteur de l'Etat, redonner du prestige et de la crédibilité au Service Public, des moyens aux hôpitaux, ça oui ! Il n'y a qu'à voir comme les Etats-Unis sont pris de panique avec leur système de santé si précaire et insuffisant.

7 avril

J 22 du confinement

Encore une journée de soleil radieux. Les températures sont estivales. Le confinement se prolonge et devient de plus en plus contraignant pour chacun. J'ai fait une entorse eu règlement en me rendant une heure chez Virginie. Nous sommes restées dans son jardin à bonne distance l'une de l'autre. Les garçons de leur côté sont sortis ensemble acheter des bonbons au Monoprix, alors que les courses doivent être faites par une seule personne par foyer. Bref, je sens bien que nous sommes tous tentés par le « relâchement » que les responsables nous présentent comme inacceptable à ce stade de la pandémie. Il ruinerait tous les efforts déjà consentis.

Ce matin, une heure de marche rapide entre 9 et 10. C'était très agréable. Je n'ai croisé quasiment personne. J'ai téléphoné à Claire pour prendre des nouvelles. Ensuite ma séance quotidienne de sport à la maison. C'est vrai que l'exercice physique soutient le moral. En début d'après-midi, nous avons organisé notre deuxième séance de vidéoclub avec Vincent et Reda : La Fureur de vivre (1956), James Dean (excellent) et Nathalie Wood. UN beau film sur l'adolescence en mal de repères. Les garçons ont bien aimé. Ils sont très volontaires pour découvrir ces films culte et pour moi c'est vraiment une aubaine !

Vincent a eu sa note de la dernière composition de physique, réalisée en confinement : 16,5/20. Il est troisième de sa classe, très content. Je suis très fière de lui, pas seulement de ses facilités intellectuelles, mais de sa personnalité tout entière, que je trouve magnifique. Il est très inspirant.

Pendant ce temps, Anna fait preuve d'une persévérance et d'une volonté qui font mon admiration. Hier, au nom de toute la classe, elle a rédigé une lettre de protestation à la responsable de son master qui depuis le début de cette histoire n'a pas communiqué le moindre message de soutien ou d'information aux étudiants. La lettre était un modèle. Le ton était ferme et maîtrisé et le style impeccable. D'elle aussi je suis très fière. C'est une belle personne.

Je suis obligée de reconnaître que ces quelques semaines que nous vivons ainsi sans nous éloigner les uns des autres a des côtés très agréables et je mesure le prix de cette proximité inespérée avec deux de mes enfants.

Ce soir, nous avons prévu de retrouver Jean et Katie, Hugo et Lydie par visioconférence.

Il est clair que ce confinement aura eu un impact profond sur les relations familiales en général et j'ai une pensée pour tous ceux chez qui il engendre tensions et violences.

8 avril

J 23 du confinement

C'est à croire que la météo se mêle de nous rendre plus amères encore. 8 degrés au-dessus des moyennes de saison ! Au moins Hugo et Lydie en profitent : ils nous ont envoyé des vidéos de la grande plage sauvage en dessous de chez nous, complètement déserte et vierge de traces de pas, sous un ciel d'un bleu pur. C'est très tentant de les rejoindre bien sûr, et ils seraient contents de nous voir arriver. Mais comment ensuite tenir un discours crédible sur la responsabilité, le civisme, le respect de la loi, etc ? J'aurais du mal à assumer une telle infraction. D'autant que nos journées ici sont loin d'être cauchemardesques. Nous avons déjeuné dehors, après que j'ai fait, ce matin, mon heure de marche rapide dans les rues presque vides de la ville. Notre choix après le déjeuner s'est porté sur *Douze hommes en colère* de Sidney Lumet. Reda et Vincent ont aimé. Un film sur la démocratie, la justice, la valeur du débat et du « doute raisonnable ». En filigrane aussi une critique de la chaise électrique, barbarie de la peine de mort. Henri Fonda magnifique, que Vincent a jugé « trop fort ». Il faut réfléchir à notre prochaine séance. Ils sont volontaires, ce serait dommage de manquer l'occasion.

Je viens de passer une petite heure au soleil sur le toit à lire Daniel Defoe : *Le Journal de l'année de la peste*. Documenté et précis rapport sur le fonctionnement de la ville de Londres en 1665, année de la grande épidémie. Certaines similitudes de comportement sont frappantes. Une telle lecture permet à la fois de relativiser car notre Covid 19 est bien moins mortel que cette foudroyante maladie qu'était la peste, et à la fois de se rendre compte que les épidémies sont un fléau qui ne disparaîtra jamais

mais prendra un visage chaque fois nouveau et inconnu. Elles changeront de nature et d'ampleur. Celle que nous connaissons aujourd'hui s'étend à la planète entière et est donc d'une dimension inédite parce que nous sommes devenus de frénétiques globe trotters et satisfaisons nos besoins de consommation en faisant venir des produits du bout du monde. Ce n'est pas la première pandémie, même si c'est sans doute la plus spectaculaire (au sens aussi où les médias en font un spectacle), et ce ne sera pas la dernière. Effrayante conclusion.

Les journaux parlent de plus en plus de ce que sera le « déconfinement » (néologisme indispensable). On évoque des scénarios divers mais avec la plus grande prudence afin de ne pas laisser les gens penser qu'il est proche. Le Président doit s'adresser aux Français demain pour annoncer une deuxième prolongation du confinement.

Ludo travaille toujours d'arrache-pied et semble content malgré tout. On lui a signifié que les recrutements prévus étant retardés, on aurait besoin de lui plus longtemps. C'est une bonne nouvelle, vu la crise économique et l'augmentation du chômage qui se profilent à l'horizon. Quant à moi, je me demande si le lycée rouvrira ses portes avant l'été...

9 avril

J 24 du confinement

Plusieurs coups de téléphone depuis ce matin. D'abord Diane, comme tous les ans à la date du 9 avril. C'est le résultat d'une promesse entre elle, Stéphane et moi lorsque nous avions quinze ans, pendant un séjour à St Lary. Nous nous sommes juré, avec la solennité des adolescents, que nous serions en contact, que nous nous ferions un petit signe chaque année le 9 avril, où que nous soyons et quelle que soit notre situation. Et nous sommes

resté fidèles à ce serment depuis 40 ans. Il me rattache à mon enfance, à ces amitiés anciennes que je chéris profondément. Nous avons peu de contacts le reste de l'année mais ce rendez-vous annuel suffit à nous rappeler les uns aux autres des souvenirs partagés, à nous replonger dans ce passé qui nous ancre.

Et puis je viens de parler avec Jeanne, confinée avec Alain au trentième étage d'une tour à Bombay. Ce qu'ils vivent est vraiment étrange et inattendu. Alain travaille toute la journée à distance de son usine et pour faire un peu d'exercice, il parcourt les étages de cette tour par les escaliers de service. Il est hors de question qu'ils rentrent d'Inde : plus un vol intérieur ne parcourt le pays et les seuls avions qui le quittent partent de New Delhi. Quant à Jeanne, elle se trouve particulièrement isolée et désœuvrée. Elle n'était là que depuis sept semaines lorsque le confinement a été décidé. Elle avait tout juste eu le temps d'acheter quelques meubles et d'équiper sommairement leur appartement, de nouer quelques relations avec d'autres expatriés, puis plus rien. Elle n'a pas les moyens de se livrer aux activités manuelles qu'elle aime, faute de pouvoir se procurer de la matière première. Elle cuisine ce qu'elle parvient à acheter, alors que des pénuries alimentaires commencent à se faire sentir. Elle lit. Elle joue au bridge en ligne et passe des coups de téléphone mais elle craint de trouver vite le temps long. Elle fait du yoga mais s'en lasse, alors a fini par opter pour de la marche...sur son balcon ! La rue à Bombay est trop peu sûre pour qu'elle s'y risque et les policiers font des rondes régulières avec des mégaphones (et des matraques) pour enjoindre la population à obéir. Bref, cette expatriation qui démarrait sous les meilleurs auspices est en train de virer au cauchemar. Je pense souvent à elle. Quel dommage !

Ici l'humeur est plus morose aujourd'hui ; Vincent en a assez. Reda est mélancolique. Seule Anna ne se plaint de rien. Son entretien pour un stage

chez Hermès s'est très bien passé. Elle aura la réponse en fin de semaine prochaine. Je serais tellement contente pour elle que ça marche. Elle a fait un tel travail de fond pour chercher ce stage, se renseigner et se préparer à l'entretien.

Hugo nous a envoyé des vidéos de plage et c'est ça qui a fait chuter le moral de Vincent. Il aimerait changer d'air et d'horizon. Nous aurions mauvaise conscience de partir mais la tentation se fait de plus en plus forte chaque jour.

Anne-Sophie, avec qui j'ai parlé également, m'a invitée à rejoindre « La Traversée », une série de vidéos quotidiennes réalisées par des prêtres du diocèse de Fréjus. Des conseils d'ordre spirituel et des propositions de prière, mais aussi un accompagnement psychologique. J'ai regardé deux vidéos jusqu'ici. Trop tôt pour en faire le commentaire, mais cela m'intéresse. Je suis attirée par le discours chrétien en général et la lecture que font les croyants de cette période en particulier. Et Anne-Sophie m'apporte toujours sur la vie un éclairage différent de celui de mes autres amies. Je vais poursuivre le visionnage de ces vidéos.

Nous sommes le Jeudi Saint. Nous filons vers Pâques et il serait facile de ne pas s'en rendre compte, si ce n'était par les vitrines des boulangeries qui se remplissent de créations chocolatées très sophistiquées. Nous avons imaginé nous retrouver tous à Plévenon pour les trois jours du weekend pascal. Je m'en faisais une joie. Le muguet va poindre et les camélias sont encore en fleur. Ces moments auxquels je me préparais vont passer, différents, et ils faut que j'aie la sagesse de ne pas les voir comme des moments perdus, des occasions ratées. Il est évident que plus les jours passent, plus l'expérience intérieure se précise. Nous avons atteint ce stade où il faut puiser dans nos ressources intérieures, sauf peut-être Ludo, toujours très absorbé par son travail et constamment sollicité. Je ne suis pas

pour autant impatiente de reprendre mes cours en ligne. La perspective de poursuivre ce travail aride et pour partie vain ne me fait pas plaisir. Il faudra pourtant bien s'y remettre.

11 avril

J 26 du confinement

Pas écrit hier. Je me suis mise à trier des photos et à constituer des albums de nos neuf ans de marche sur le Chemin de St Jacques avec les Thounens et les Fontan, chemin démarré au Puy en Velay en avril 2011. C'était le weekend de Pâques, comme aujourd'hui et le début d'une magnifique histoire d'amitié. Sans doute parmi les plus beaux moments que la vie m'ait réservés. En parcourant des yeux ces images de partage, de rire, d'effort et de nature, j'étais nostalgique. Lorsque nous avons débuté, Vincent avait dix ans et il a tout de suite aimé être le petit pèlerin du groupe. Il m'a aidé hier dans ce long travail de composition de l'album et semblait heureux de le faire. Voilà une conséquence positive de notre confinement. Il est très improbable que je me serais décidée et encore plus improbable qu'il aurait trouvé le temps de s'impliquer dans le projet.

Aujourd'hui démarre notre concours de cuisine. Je vais être jury. Autrement dit, je lâche mon tablier et ne prends aucune initiative culinaire avant lundi. Quel repos en perspective ! Ludo et Vincent ont eu une longue conversation avec Nany qui est leur coach officiel. Ils ont la contrainte suivante : cuisiner l'agneau pascal. Quant à Anna et Reda, ils ont fait de grosses et mystérieuses courses. Leur thème : cuisine de plusieurs continents. Je précise que Reda a cassé son premier œuf il y a une semaine, autant dire qu'il n'y a pas plus débutant que lui aux fourneaux ! C'est drôle de voir le tandem qu'ils forment Anna et lui. Anna, comme dans tout ce

qu'elle entreprendre, va se donner à fond. Il est onze heures au moment où j'écris ces lignes et aucun bruit, ni aucune odeur ne s'échappe de la cuisine...

Hier aussi, coup de téléphone d'Anne-Laure qui m'a annoncé une jolie nouvelle : Diane va avoir un bébé fin septembre. L'attente a été longue et ils sont donc fous de joie.

J'ai appelé Lydie pour qu'elle m'envoie une recette. Elle m'a raconté avoir eu de la fièvre et des courbatures ces derniers jours. Ce serait un comble qu'elle ait attrapé le virus alors qu'ils n'ont vu quasiment personne depuis un mois et que la Bretagne est la région la moins touchée. Peut-être en allant faire les courses au supermarché. Les gens là-bas ne sont sans doute pas très vigilants.

Ce matin j'ai embarqué Ludo dans ma marche quotidienne. Il est si peu sorti cette semaine. Son corps va s'ankyloser à force d'inertie. Pas mal de gens couraient dans la rue. Nous n'avons désormais plus le droit de pratiquer d'activité physique dehors entre 10 heures et 19 heures. C'est idiot : les joggers s'agglutinent pendant les créneaux autorisés... Beaucoup de monde faisait aussi la queue devant les commerces ouverts, chacun à bonne distance de son voisin. Qui sait si ces habitudes vont perdurer au-delà de la crise ? La forme que va prendre notre « vie d'après » est l'objet de toutes les interrogations.

12 avril

J 27 du confinement

C'est le jour de Pâques, une fête « sous cloche » cette année. Mais nous avons trouvé un moyen de la célébrer quand même. J'ai regardé (d'un œil distrait) « Le Jour du Seigneur », une messe à quatre participants dans le studio d'enregistrement de France Télévision. Tristounette malgré la

présence de l'évêque en chef. Ensuite est venue la bénédiction Ubi et Orbi du pape, seul, ou presque, dans la basilique Saint Pierre de Rome. Les images étaient magnifiques et le discours très beau : fraternel et pacifiste, appelant à une trêve dans tous les coins du monde où sévissent le terrorisme, la violence, la guerre, et à l'arrêt de la fabrication et du commerce des armes, au profit de la recherche scientifique et de la prise en charge des plus démunis. Ce pape est touchant et sincère. Je l'aime depuis que j'ai vu le beau documentaire que lui a consacré Wim Wenders : *François, un homme de parole*. Je lui trouve un air bon et joyeux et c'est ce qui me touche chez un homme tellement proche de tous les miséreux du monde. Sa prise de parole était très belle dans ce cadre monumental et magnifique, de marbre coloré et de dorures, de statues de bronze et de peintures sans âge. La grandeur de l'Eglise mais la modestie d'un homme, sa solitude aussi qui nous rappelle la condition de chacun d'entre nous. Chacun seul dans ce moment de désarroi universel, chacun devant trouver l'espace intérieur où puiser les ressources nécessaires, la force de persévérer.

Après une matinée spirituelle donc, nous avons découvert le repas préparé par l'équipe 2, celle de Ludo et Vincent. En entrée des œufs nuages (sur le conseil de Nany), très jolie composition, suivie d'un gigot rôti dans sa fricassée d'ail et de chapelure très savoureuse et enfin de superbes et très réussies profiteroles au chocolat. On s'est vraiment régalés et je pense qu'ils se sont bien amusés à préparer ce repas. Les deux équipes ont bien joué le jeu et relevé le défi avec ambition. Jamais nous n'aurions obtenu une telle motivation dans des circonstances différentes. Je suis tellement heureuse que Vincent et aAnna soient avec nous. Comme nous aurions manqué une belle occasion de vivre ensemble ce moment intense s'ils s'étaient confinés ailleurs ! Et comme ils nous auraient manqué ! J'ai l'impression que

beaucoup de gens autour de nous se félicitent finalement de cette occasion de se retrouver, malgré la gravité des événements, ou peut-être à cause d'elle. Jean et Hugo sont de leur côté mais c'est bien comme ça. Leur monde s'est décentré, ou plutôt il s'est centré ailleurs. J'ai tout de même hâte que l'on se réunisse tous. Cela paraît si lointain, presque irréel.

J'ai passé pas mal de temps à trier des photos sur l'ordinateur de Ludo. Ca avance, mais quel chantier !

Je ne parviens toujours pas à lire. Je me contente de parcourir des articles en ligne. J'espère que je ne regretterai pas de ne pas avoir mis ce moment à profit pour attaquer un gros classique que j'ai gardé pour « un jour où j'aurai le temps ». Certes, j'ai du temps, mais pas pour la lecture en priorité. Dommage que je n'ai pas de Scrabble. Nous aurions pu faire quelques bonnes parties. Tous nos jeux de société sont en Bretagne.

J'ai eu ma mère au téléphone ce matin. Elle avait très bonne voix, comme à chaque fois que je l'appelle depuis un mois. Elle ne souffre apparemment pas de la solitude. Elle s'est constituée sa routine comme bien des gens et même mise à la gymnastique, devant sa télé. Je suis très contente pour elle, elle a de la ressource. De toute façon c'est une femme plutôt solitaire et assez casanière : elle aime lire, de la littérature et la presse, jouer au bridge en ligne, reçoit beaucoup de coup de téléphone. Beaucoup de gens pensent à elle : amis, neveux, enfants et petits-enfants... Tant mieux ! Elle craint toutefois que le confinement ne soit plus long pour les gens de son âge. C'est possible. Il lui faudra trouver les moyens de se confiner à Hossegor si c'est le cas. Elle reste une privilégiée. Et nous donc, si privilégiés !

13 avril

J 28 du confinement

Nous venons de faire un Skype avec Papi et Nany. Quel merveilleux instrument pour les familles ! Et pour les personnes âgées en particulier ! Ils étaient contents de nous voir. Il s'agissait de les associer à la proclamation des résultats du concours de cuisine. Je vais recopier ici le palmarès que j'ai annoncé tout à l'heure.

Les deux équipes en compétition étaient

- Equipe 1 : Anna et Reda avec une œuvre intitulée « Voyage en pays confinés »

- Equipe deux : Francine, Vincent et Ludo avec une œuvre intitulée « Même confiné, je gigote ».

En tant que Présidente et membre nique du Jury, j'ai eu l'honneur de décerner les prix suivants :

- Prix du scénario, pour la cohérence, la montée en puissance, et le finale inattendu et spectaculaire : Equipe 2.

- Prix de la mise en (s)cène (décor, costume, éclairage) : Equipe 1.

- Prix de la musique originale : Equipe 1.

- Prix de la tradition et de la transmission intergénérationnelle :
Equipe 2.

- Prix de l'innovation et du dialogue interculturel : Equipe 1.

- Prix spécial du Jury pour la participation exceptionnelle d'une star de la gastronomie française qui n'a déçu ni par la perfection de ses formes, ni par la justesse de son interprétation : la profiterole au chocolat. : Equipe 2.

Le Jury se félicite de la grande réussite de cette première édition et salue l'implication sans faille, l'audace et la prise de risque des compétiteurs. Il renouvelle ses remerciements à tous les acteurs de ce succès et lève son verre en formulant le vœu que ce festival inauguré ce weekend ait de beaux jours devant lui.

On s'est bien amusés et on a été heureux d'associer les grands-parents. Nany n'arrêtait pas de répéter que c'était une bonne idée.

Nous vivons bien cette période si nous nous montrons créatifs. C'est une chance de disposer des conditions pour que notre créativité s'exprime.. Nous sommes assignés à résidence, extraits du flux captivant de nos activités habituelles : Créons ! Inventons ! Jouons ! Et donnons-nous les uns les autres le meilleur de ce dont nous sommes capables.

Nous avons éclaté de rire tout à l'heure dans la cour parce qu'un voisin, au téléphone avec un ami, et dont la fenêtre était ouverte, a conclu sa conversation d'un sonore : « Qu'est-ce qu'on se fait chier ! » C'était irrésistible de drôlerie. Finalement nous n'avons jamais vécu dans une telle proximité de voisinage puisqu'habituellement les maisons et les appartements sont vides dans la journée et le soir, lorsqu'ils se peuplent à nouveau, les fenêtres sont plutôt fermées et les conversations assourdies. Là, nous partageons, même sans toujours nous voir, des birbes de vie, des moments d'échange impromptus. C'est vraiment une façon nouvelle d'habiter nos villes. Comme si le travail était devenu une activité marginale, pour certains même, un souvenir, et nos existences presque entièrement centrées sur l'essentiel : la vie de famille pour les plus chanceux, la préservation de sa santé et d'une vitale énergie entretenue à grand renfort de jogging aux heures autorisées, de tutoriels de yoga ou de renforcement musculaire, et puis le divertissement de l'esprit : jeux, films, séries, musique... Les déplacements sont réduits, voire nuls et le voyage n'est plus de mise, sauf lorsqu'il a pour destination l'intérieur de soi-même. On nous parle « d'explorer notre espace intérieur ». Tout concourt à nous faire (re) découvrir l'importance de l'immobilité, de l'introspection et il en est pour qui l'exercice est très inédit.

J'ai l'impression de vivre dans un grand jeu de plateau. Les différents pays du monde y sont dessinés, comme au Risk, et le but consiste à éradiquer un envahisseur qui s'infiltré partout, ignorant la fermeture des frontières. Les stratégies sont variées : attaque ou défense ? Laisser faire ou réprimer ? On a le droit de piocher des cartes « conseil scientifique » et il faut éviter les cases « Fake news ». Le jeu se joue à un très grand nombre de participants. C'est un jeu de hasard en partie, et de tactique. On peut être éliminé, provisoirement ou définitivement.

14 avril

J 29 du confinement

Ce matin réveillée tôt et impossible de me rendormir. Etreinte par une vague inquiétude pour la première fois en un mois. J'ignore pourquoi je me suis mise soudain à envisager les semaines à venir d'un œil plus sombre, l'esprit moins léger. Sûrement étais-je sous le choc de l'annonce de Macron : nous en reprenons pour un mois de plus ! Jusqu'au 11 mai, date à laquelle il prévoit de rouvrir crèches et écoles. Pour les étudiants pas de retour prévu à l'université avant septembre. Nos garçons sont donc déçus. Mais peut-être Ginette sera-t-elle considérée comme un lycée et donc susceptible de les accueillir pour le dernier mois et demi de cours. Ce serait plus facile pour eux. J'ai écrit à l'établissement pour avoir des précisions qu'il leur est pour le moment impossible de donner. La direction de l'école est dans le flou. Pour ce qui est de cette réouverture des écoles, elle sera « progressive ». Nous verrons bien ce qu'il faut comprendre par là : certaines régions en priorité ? Certains niveaux ? Certains types de public ? IL est sûr que cette rupture des enseignements a creusé des inégalités déjà existantes entre les élèves. Les plus favorisés ont trouvé chez eux équipement informatique et

soutien familial. Même si pour les autres des professeurs investis ont fait le maximum pour les encadrer à distance, bon nombre ont décroché » et ce sont eux qu'il faut le plus tôt possible tenter de rattraper.

Je me suis assez péniblement remise au travail après dix jours de vacances bien particulières. J'ai corrigé des copies, comme je redoute d'avoir beaucoup à le faire dans les semaines qui viennent. Il faut que je m'organise et que je trouve un format de cours efficaces et interactifs qui soit profitable à mes élèves sans me contraindre à ne faire que ce travail ingrat de correction.

Les garçons aussi se sont remis au travail. Ils redoutent la période qui vient et où il va leur falloir faire d'énormes efforts de motivation. Sans compter que Reda va partir chez sa tante pour le Ramadan et que je préférerais ne pas reprendre Rémi tout de suite, si les cours à distance doivent durer jusque fin juin.

Au déjeuner j'ai fait écouter aux jeunes l'intervention du jour de La Traversée, sur le sujet de la liberté malgré/grâce au confinement. Les sujets traités sont plus ou moins strictement religieux. Ces jours-ci bien sûr, calendrier oblige, la teneur en était assez spirituelle. Bref nous avons écouté ensemble ce prêtre qui nous expliquait combien notre liberté est nécessairement entravée par des contraintes extérieures à nous-mêmes : l'argent, l'âge, le métier choisi, ou bien que nous ne maîtrisons pas : le fait d'être né homme ou femme par exemple. Il appelait à une libération intérieure, citant Sainte Thérèse de Lisieux qui vécut cloîtrée de 15 à 25 ans, sans cesser d'évoquer son sentiment profond de liberté. Anna a dû être intéressée car il s'en est suivi une discussion sur la vie monastique. Reda ne connaissait pas l'équivalent dans l'Islam. Et ce soir nous avons regardé deux épisodes d'une série documentaire sur les monastères d'Europe (Arte

évidemment). C'était très intéressant et surtout je suis tellement chanceuse de partager tous ces moments avec mes enfants.

Si bien que mes inquiétudes du matin ont laissé place à la joie. Nous avons même dansé sur des chansons italiennes après le dîner.

ET puis j'avais cuisiné un très bon gratin de courgettes et un cheesecake (moins réussi). C'est sûr, je vais grossir, il faut bien soutenir / remonter le moral de la maisonnée. Et puis, faire un régime en ce moment ? C'est la double peine, non ? Quoi que... Je me trouve facilement des raisons d'y renoncer...

15 avril

J 30 du confinement

30 jours ! Déjà ! Cela semble beaucoup et c'est passé si vite ! Nous sommes rentrés dans ce nouveau mode de vie en état de sidération mais peu à peu la sidération a laissé place à un certain bien être. A la maison ce qui est révélateur ce sont ces repas où nous discutons sans cesse, tous ces moments que nous passons ensemble dans le salon, chacun à sa lecture ou sur son téléphone, mais tout de même ensemble, physiquement proches. Cela m'a frappée tout à l'heure, lorsqu'Anna a reçu un coup de téléphone de Fabio et qu'elle est restée assise avec nous, à lui parler sans gêne. Aucune lassitude dans cette proximité, aucune tension, aucun agacement perceptible. C'est inespérée de profiter tant les uns des autres ! D'autres avec qui je parle témoignent de cette même joie imprévue.

Ce soir, sur la suggestion de Reda, nous avons fait un jeu très amusant. Un joueur est espion, mais personne ne le sait à part lui. Aux autres est communiqué un mot (carnaval, cimetière...) Il s'agit pour Reda de poser des questions et de discuter de ce mot/thème, sans jamais le nommer

et l'espion qui ignore ce dont on parle, doit parvenir à cacher qu'il l'ignore. Très simple et très drôle ! Un jeu pour être drôle doit être simple selon moi. On a beaucoup ri. Et c'était le signe que chacun était bien et détendu.

La jubilation du jeu a une saveur incomparable et on a si vite fait d'arrêter de jouer dans la vie, de réserver cette activité à de trop rares occasions. Nous jouons souvent en Bretagne, mais presque jamais ici en temps normal. Et pourtant comme on s'évade, comme on oublie toutes les contrariétés dans le jeu ! J'aime retrouver les joies enfantines, les moments où l'on rit, où l'on crie et s'invective. Pour moi le jeu ne doit pas exiger trop de réflexion ni de calcul. Je suis trop dilettante et peu sérieuse pour cela ou trop peu persévérante. J'aime le plaisir instantané, renouvelé et l'amusement sans rivalité.

Ce soir, spontanément, Anna a préparé le dîner et lorsque nous sommes rentrés de promenade vers 20h, elle était dans la cuisine. Un dîner végétarien, délicieux. D'autant meilleur que je n'en étais pas responsable. Délectable de se laisser nourrir ! J'ai le défaut de ne pas assez déléguer la préparation des repas, mais il faut dire que Ludo ne s'intéresse pas à la cuisine et assez peu à ce qu'il mange. Il faut être bien plus gourmand qu'il ne l'est pour faire la cuisine. Or je ne supporterais pas de ne pas satisfaire ma propre gourmandise. Du coup, pas le choix. Cela me pèse parfois mais n'exagérons rien.

16 avril

J 31 du confinement

Le temps printanier se maintient et les rues se repeuplent progressivement. L'interdiction de la pratique sportive entre 10 h et 19 h a été levée partout sauf à Paris. Du coup, en plus de mon heure de marche

rapide ce matin, je suis sortie me promener avec Emmanuelle dans le quartier en fin d'après-midi. Voici une nouvelle manière de passer un petit moment avec ses amis en toute légalité ou presque, le temps d'une promenade, à distance réglementaire les uns des autres, mais de façon à pouvoir se parler. Ce n'est pas mal. Il y avait donc d'assez nombreux promeneurs dans les rues ensoleillées.

Mais comme je l'ai entendu dire par Emmanuel Hirsh aux infos tout à l'heure, pas question de parler d'un relâchement du confinement. Le terme lui semble moralisateur, punitif. Il faut plutôt considérer qu'on est passés à la phase deux du confinement, celle où chacun a pris la mesure des conséquences possibles d'un comportement irresponsable et où donc chacun agit en conscience, avec le bien commun à l'esprit. La question qui occupe les médias et les responsables concernés, mais aussi élèves, parents et profs depuis lundi soir, est celle des modalités du retour en classe le 11 mai. Une autre question, plus générale, est celle de la sortie du confinement : Qui ? Comment ? Avec quelles précautions et quelles garanties ? J'ai l'impression que je n'ai pas très envie d'en sortir en fait. Nous sommes si bien dans notre maison, à échanger avec nos enfants, à prendre des nouvelles de la famille et des amis, à croiser nos copains de quartier. Il est bon de se coucher chaque soir au terme d'une journée assez semblable à la précédente et de ne ressentir aucune tension en pensant au lendemain qui ne sera pas bien différent. Seuls les détails varient.

Malgré cette répétition des jours et nos activités limitées, nos conversations sont diverses et vivantes. Nous ne semblons pas nous lasser les uns des autres. Pourtant Anna parle d'aller rejoindre Fabio lundi prochain. Quel dommage ! Je ne peux pas la retenir mais elle a nous manquer c'est certain. Reda lui aussi va partir et Rémi revenir. Je ne suis

pas emballée de ces changements. Nous sommes dans un équilibre très harmonieux.

Ce soir, j'ai fait regarder Docteur Folamour de Stanley Kubrick à Vincent. Un peu long et ennuyeux même si on a compris la visée satirique et la dénonciation que le film exprime. L'accès à la culture requiert parfois un effort. Vincent, qui veut toujours me faire plaisir, m'a remerciée malgré son ennui (!) parce qu'il comprend que je cherche à faire de lui un garçon cultivé, que je considère la culture comme une valeur précieuse. Demain je lui laisserai le choix du film.

19 avril

J 34 du confinement

19000 morts. Aurais-je imaginé en commençant ce journal que ce chiffre sinistre serait atteint ? Sans doute que non, malgré l'inévitable fascination que ce comptage suscite et l'impardonnable excitation ressentie à voir la courbe s'élever encore. Malgré son omniprésence dans les journaux, réseaux sociaux et conversations, la mort, le danger me semblent encore loin de nous ici. Et ce n'est pas parce que je suis tentée de comparer ce bilan à d'autres, bien supérieurs. Non, c'est plutôt à cause de cette situation confortable dans laquelle nous nous trouvons à cause / grâce au confinement : ce huis clos familial qui m'apporte plus de joie que la crise sanitaire ne me cause d'inquiétude. Nous sommes au terme de deux semaines de vacances, d'une expérience de vacances dans la vacance, de vide rajouté au vide et c'était assez grisant. Il fallait donner à la coutumière liberté que donne l'interruption du temps de travail, une définition nouvelle. Par exemple jusqu'ici, chez nous « vacances » voulait dire mouvement, déplacement géographique. Oh pas forcément grand voyage,

mais changement de lieu tout de même. C'est systématique, depuis toujours. Cette fois-ci il n'en a pas été question. Pourtant ce furent de bonnes vacances et jamais la lassitude ne nous a pesé, je crois. Pourtant, je ne parviens pas à faire aujourd'hui le bilan des réalisations accomplies. Comme si ces deux semaines n'avaient rien produit d'autre que la satisfaction (ce mot peut être très fort si on lui donne sa pleine mesure de sens) d'être là, ensemble. Je ne peux bien sûr pas affirmer que cette satisfaction soit partagée par Vincent et Anna qui ressentent forcément de la frustration à ne pas s'être évadés quelque part avec leurs copains. Je n'ai pourtant pas eu l'impression qu'ils tournaient en rond, se décourageaient ou s'irritaient. Ils ont traversé la période avec calme, détermination et un certain plaisir. Il existait déjà entre eux une grande complicité. Elle s'est sûrement renforcée encore. Et puis nous avons eu vendredi la confirmation qu'Anna était prise pour un stage de six mois chez Hermès. Elle est ravie et soulagée. C'était son premier choix. Elle méritait vraiment cette proposition parce depuis un mois elle a mis tout son énergie à décrocher un stage, avec méthode et persévérance.. On est très heureux pour elle. Elle devrait commencer le 6 juillet. Ces semaines de confinement l'ont forcée à contrarier sa nature. Elle qui est sans arrêt dehors, à retrouver l'un ou l'autre, à entreprendre dix choses à la fois a été obligée comme elle dit de « se poser », de creuser son sillon et il en ressort, j'en suis certaine, un profond sentiment de réussite et de satisfaction. Elle part demain retrouver Fabio à Paris.

De mon côté, je n'ai rien entrepris ni accompli de significatif. Je n'ai pas développé de compétence nouvelle, ni achevé la lecture d'un pavé. Je n'ai appris ni le piano ni le Japonais. Pas non plus démarré l'écriture d'un roman ou inventé de nouvelles méthodes pédagogiques (quoi que...). Mais il faut que je m'empêche de faire ainsi la liste de ce que je n'ai pas fait. Nous

avons été bombardés d'injonctions à faire du confinement une opportunité, à en tirer profit pour « nous découvrir », « nous réinventer », « nous améliorer », comme s'il s'agissait encore et toujours de réaliser des performances. Alors disons que j'ai fait de mon mieux pour que mes enfants et nos pensionnaires se sentent bien et que l'harmonie règne entre tous les habitants de la maison, et que, c'est vrai, mon mérite pour y parvenir n'a pas été énorme. Bien. Trêve de bilan. Du reste, cette histoire n'est pas terminée.

Demain, les cours à distance reprennent et cela me coûte beaucoup. Lorsque je ne suis pas contrainte par l'obligation d'aller retrouver mes élèves, ils me paraissent si loin qu'ils perdent quasiment toute importance à mes yeux. Je dois avouer que pour ma classe de terminales S, je n'ai pas prévu de programme particulier. Je vais meubler en attendant de les retrouver et ces trois semaines qui nous séparent du 11 mai, date à laquelle le retour dans les salles de classe est prévu, me semblent interminables. Quant à poursuivre les cours jusqu'au 4 juillet, je préfère ne pas y penser ! Si on en vient à passer onze semaines devant un écran d'ordinateur avec des élèves à qui on a déjà dit que le bac serait attribué en fonction des notes de contrôle continu des deux premiers semestres, à part l'hypnose, je ne vois pas de solution ! Attendons donc de voir si et comment s'effectue le retour en classe et ne soyons pas trop sévères à l'égard de nous-mêmes.

Avant-hier, vendredi, j'ai lu deux livres. C'était la première fois depuis le début du confinement que je consacrais une journée complète à la lecture. J'ai découvert, à l'occasion de sa mort, Luis Sepulveda en lisant *Le Vieil homme qui lisait des romans d'amour*. C'est un très beau court roman, poétique et profond. Dépaysant aussi. Et j'ai ensuite lu, parce que je l'avais donné à lire à mes élèves, *Breakfast at Tiffany's* de Truman Capote. C'était un bon choix. J'espère qu'ils l'auront aimé. Peut-être plus les filles que les

garçons. Hier, j'en ai regardé l'adaptation par Blake Edwards avec Audrey Hepburn. Elle est irrésistible dans l'incarnation de ce personnage de jeune femme égarée, drôle, excentrique et vulnérable.

Hier soir nous avons regardé un film tous ensemble, ce qui n'était pas arrivé depuis des années : *Yes Man* avec Jim Carrey, excellent. J'avais du entendre une recommandation à la radio. C'est une très bonne comédie sur l'importance de dire « oui » à la vie, d'accepter toutes les propositions qu'elle nous fait. Cette décision que prend le héros le conduit à se retrouver dans des situations inattendus mais finalement bénéfiques. L'acteur est très bon et nous avons tous ri.

21 avril

J 36 du confinement

Le seuil des 20000 morts en France a été franchi hier. La nouvelle m'a laissée indifférente. Est-ce parce que je n'en connais aucun, ni de près ni de loin ? Ou bien est-ce parce que je m'anesthésie peu à peu, peu à peu je m'indiffère... ? Il me semble que le confinement a pour effet de rendre plus lointaine et plus irréelle cette violente pandémie, j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire. La période qui débutera officiellement le 11 mai, celle du déconfinement, rendra le danger potentiel bien plus observable. Nous allons de nouveau nous rapprocher les uns des autres, avec méfiance, avec précaution, mais il le faudra bien. Prendre de nouveau le train ou le métro paraît la chose la plus incongrue dans ces circonstances. Et nous devrons probablement être tous masqués. Quel spectacle étrange cela va produire ! Et dire que j'ai tant de plaisir à porter du rouge ç lèvres, mon nouveau et très joli bois de rose de Chanel. Nous n'allons plus nous embrasser ni nous serrer la main pendant de longs mois, je le crains. Est-ce que cela risque de

modifier en profondeur nos relations amicales et sociales ? A quoi bon organiser des retrouvailles s'il faut garder une distance sanitaire entre nous ? C'est totalement contradictoire. Certaines personnes y trouveront sans doute un avantage, toutes celles que le contact physique rebutait déjà. Il en existe qui étaient déjà très réticents à toucher, qui refusaient de faire la bise ou la faisaient du bout des lèvres, sans aucune accolade. Ceux-là trouveront leur compte dans les nouveaux codes de conduite. Quelle austérité ! Quelle froideur à venir ! Et puis retournerons-nous au cinéma et au concert ? Pourrons-nous de nouveau manifester dans les rues, faire des fêtes de village ? La vie quotidienne encadrée par des règles de distanciation sociale me paraît bien dégradée. J'en viens à me demander si cela en vaut la peine...Sortir de chez soi pour ne faire qu'éviter son voisin. Ne compter plus parmi ses proches que les quelques personnes vivant sous son propre toit, et exclure de ce cercle amis présents et futurs, collègues sympas et même membres de la famille élargie. C'est déprimant ! Et tout ça jusqu'à mi 2021 nous dit-on ! Jusqu'à la mise au point d'un vaccin efficace. En attendant la prochaine épidémie...

Pour autant il faut bien avancer et sortir de l'ornière. Hugo devrait repartir sur le chantier lundi prochain, s'il répond favorablement à la demande de son chef. Pour ce qui est de Vincent et moi, les consignes ne devraient pas arriver avant la fin du mois.

Anna est partie hier soir retrouver Fabio à Paris. Son trajet clandestin s'est bien passé. Elle avait préparé sa réponse en cas de contrôle et elle a attendu 22 heures avant de quitter la maison. Elle ne sera donc pas avec nous pour son anniversaire après-demain. Je m'efforce de ne pas donner trop d'importance à cette décision. Elle va avoir 23 ans et je suppose que j'aurais fait le même choix à son âge.

Nous allons récupérer Rémi jeudi après-midi en espérant qu'ils pourront assez vite retourner à Ginette, mais rien n'est moins sûr.

Je ne sais pas encore exactement comment organiser ma « continuité pédagogique ». Mes élèves sont inégalement motivés et je peux les comprendre. J'ai établi hier une liste de films à leur faire regarder pour en discuter ensuite en groupe, car ce serait pour eux l'occasion de se cultiver d'une manière qui ne soit ni aride, ni compliquée dans la situation actuelle. Certains me soutiennent qu'ils n'ont pas réussi à se procurer les deux ouvrages que je leur avais demandé de lire pendant les vacances (*Martin Eden* et *Breakfast at Tiffany's*). J'ai l'impression que je vais devoir me contenter de « bricoler » jusqu'à la fin de l'année mais qu'il me sera difficile de construire un programme satisfaisant. Ne soyons pas plus royalistes que le roi !

Sinon le temps est toujours radieux. C'est quasiment le beau fixe depuis six semaines. Je suis allée faire ma marche quotidienne d'une heure en écoutant la radio. C'est très plaisant.

23 avril

J 38 du confinement

C'est l'anniversaire d'Anna et nous ne l'avons pas fêté avec elle, tout comme nous n'avons pas fêté son anniversaire avec Hugo il y a trois jours. Peut-être que dans d'autres circonstances, Fabio serait venu dîner chez nous... On attendra donc encore un peu avant de faire sa connaissance. J'espère en tout cas qu'il lui a préparé une jolie journée et qu'il la traite comme la princesse qu'elle est !

Il fait un temps estival et je viens de passer deux heures sur le toit, au soleil, à lire du Jean Echenoz. Je suis un peu frustrée parce que je n'ai pas à

ma disposition tous les livres que j'aimerais lire. J'hésite à m'acheter une liseuse pour télécharger sans limite mais j'aime tellement mieux le papier que les écrans, et puis les belles couvertures, et les bibliothèques.

J'ai eu deux visio cours avec mes élèves. Visiblement ils vont bien, même s'ils se lassent et me le confient. Je suis contente car je réussis à maintenir un suivi, un rythme de travail correct et profitable pour eux, sans me surcharger de corrections. Cet enseignement à distance nécessite de l'organisation et ma foi, je me débrouille. Le plus difficile n'est pas ce que nous avons à faire nous, les profs, mais les chefs d'établissement, les préfets de division, sans parler des responsables au niveau ministériel. Je leur laisse volontiers ce casse-tête.

Ce qui me contrarie un peu aujourd'hui c'est d'avoir appris que notre liberté de déplacement après le 11 mai ne nous serait pas totalement rendue. Est-ce à dire que nous ne pourrions pas changer de région ? Du coup pas aller à Plévenon ? Je vais décidément manquer tout le printemps dans notre jardin ! Et que dire de cet été ? Les plages seront-elles ouvertes ? Le contraire est inimaginable. Quoi qu'il en soit, la probabilité que le mariage de Katie et Jean ait lieu s'amenuise de jour en jour. Ils n'ont pas l'air d'en être trop bouleversés. Ils prendront leur décision en juin. Je parie sur un report. Il faut prendre le temps de penser aux choses bien à l'avance lorsqu'on prévoit un tel événement. Cela ne se prépare pas dans la précipitation ni dans l'incertitude. Or si le mariage pouvait avoir lieu il faudrait que ce soit dans des conditions qui nous semblent bien peu réalistes. : fin de la distanciation sociale, autorisation de rassemblement de 200 personnes dans un lieu fermé, plus de masques, etc. C'est le contraire de qui nous est annoncé dans les prochains mois.

Tant d'annulations ont déjà eu lieu ! Et certaines pour des événements qui auraient dû se tenir à l'automne seulement ! Comment

notre rentrée pourrait-elle se faire le 11 mai, alors que la réflexion des responsables concerne déjà les modalités de celle de septembre, et alors qu'une « deuxième vague » de la pandémie reste à craindre ? Les autorités tâtonnent.

Nous ne pourrions rien faire d'autre que nous soumettre aux nouvelles directives lorsqu'elles seront annoncées. Etrange expérience que celle de la soumission générale. En cette période de crise mondiale, il ne semble y avoir nulle part de résistance, ni de vraie rébellion. D'aucuns commettent bien de petites transgressions, se rendent à des apéros clandestins ou changent de lieu de confinement en catimini mais cela relève moins d'une opposition de principe, politique au pouvoir en place que de petits sursauts individuels de désobéissance civile mesurée. Même les insoumis se soumettent et se taisent. Le Covid 19 a réussi l'exploit de mettre tout le monde d'accord, à faire l'unanimité au moins contre lui. Il se trouve certes quelques fanfarons pour prétendre savoir mieux que les autres et beaucoup de sceptiques pour accabler le gouvernement de reproches, mais dans l'ensemble les divergences sont pour plus tard.

Pour moi, ils font ce qu'ils peuvent en haut lieu et les discordances ou les défauts de communication sont excusables tant le contexte est inédit, complexe à appréhender et le choc sévère. Je suis partisan de soutenir nos responsables qui ne sont pas cyniques et ont le mérite de chercher une sortie de crise avec énergie. J'aime à croire que certes ils sont mus par l'ambition mais qu'ils ont le sens du service public et du dévouement, qualités qui leur sont venues au fil de leur engagement à défaut d'avoir été leur moteur premier. Je ne voudrais pas être à leur place, les Véran, les Philippe, les Castaner... Je ne suis pas faite pour assumer trop de responsabilités ni de pouvoir.

Le groupe Whatsapp que nous avons formé au début du confinement avec certains collègues est constitué en partie d'hystériques qui se déchaînent à la moindre annonce, au moindre faux pas du gouvernement. Leurs débats sont affligeants de pauvreté, de formules à l'emporte pièce, d'idées courtes et bourrés de fautes d'orthographe de surcroît ! Je n'avais jamais jusqu'ici vraiment eu l'occasion de les connaître mais ces échanges ne me rendent pas particulièrement fière de la profession. Heureusement Jean-Baptiste relève le niveau et reste calme, tout comme d'autres. Et lorsque la meute est lâchée nous n'intervenons surtout pas.

24 avril

J 39 du confinement

Mes journées sont bien plus calmes depuis que la maison s'est vidée. Même si j'ai beaucoup aimé ces semaines passées en compagnie de mes enfants et de nos deux pensionnaires, je savoure ma liberté retrouvée. C'était une belle mission de nourrir toutes ces bouches et de faire tenir le moral de ma troupe, mais j'avoue être heureuse de pouvoir lire, passer de longs moments au téléphone, comme je viens de le faire avec Sylvie-Claire, installée dans mon fat boy sur le toit au soleil. Ce weekend le temps risque de changer et les températures estivales vont baisser, la pluie revenir. Je suis vraiment contente d'avoir profité ces jours-ci de la belle météo et du calme environnant. Les oiseaux sont les premiers ravis du silence et de la pureté de l'air. Ils s'époumonent dès l'aube et reprennent leur concert en fin d'après-midi. C'est délicieux de les entendre. Et lorsque nous sortons marcher le soir vers 21 heures avec Ludo, l'air est saturé du parfum des glycines et du lilas. Notre quartier est très agréable au printemps, avec tous

ces jardins et ces maisons plus belles les unes que les autres. Nous ne finissons jamais d'en découvrir de nouvelles.

Ce matin j'ai marché en écoutant un podcast de « Ca peut pas faire de mal ». Guillaume Gallienne lisait *Fragments d'un discours amoureux*. Quel beau livre ! Je me souviens l'avoir lu il y a trente ans et j'ai envie de le racheter pour le déguster à nouveau. Quel plaisir d'entendre la voix de Roland Barthes lui-même ! Et les extraits étaient très bien choisis. J'ai enchaîné avec un épisode de « L'heure bleue ». Laure Adler avait invité Isabelle Huppert à lire *Les Années* d'Annie Ernaux. Encore un auteur que j'aime beaucoup. Si bien que ma marche a été encore plus agréable. C'est un moment exclusivement pour moi que je revis chaque matin. Peut-être vais-je parvenir à en garder l'habitude après que tout sera rentré dans l'ordre. J'aime tellement la radio ! Et lorsqu'elle se met au service de la littérature, je jubile. Sur un île déserte, il me faudrait une radio. Non, c'est stupide. On ne part pas sur une île déserte pour écouter la radio. Mais c'est un fait, je ne me sens jamais seule à condition de pouvoir laisser ces voix me rejoindre là où je me trouve. C'est comme une drogue. Je ne suis pas mélomane. Je préfère de loin entendre des informations, des échanges, ou simplement la musique du langage humain.

Contrairement au début du confinement, où j'étais trop occupée, j'ai retrouvé le temps de lire. Les livres aussi me permettent d'entendre des voix.

26 avril

J 41 du confinement

Malgré les circonstances, le dimanche est un jour différent. Alors que le confinement tend à faire de nos semaines un long continuum, le

dimanche est à part. Plus lent encore, encore plus silencieux. J'ai commencé ma journée par un petit déjeuner en solitaire comme à mon habitude, puis, fait très exceptionnel, me suis recouchée. Tandis que Ludo partait courir une heure, j'ai poursuivi ma lecture de *The Plot Against America*, le roman que j'ai commencé hier. Il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de savoir qu'un livre vous attend, vous appelle. La certitude d'avoir rendez-vous chaque soir avec un livre que j'aime peut me procurer une joie comparable à celle que j'éprouve lorsque je vais rejoindre une personne que j'aime. C'est le roman de Philip Roth que Vincent étudie. Curieusement, je l'avais entamé il y a quelques années et abandonné assez vite. Je m'y suis replongée, afin de comprendre pourquoi Vincent le trouvait si ennuyeux. Les œuvres au programme pour des étudiants qui ne sont pas réputés pour être de grands lecteurs se doivent de les intéresser, de posséder ces qualités qui feront qu'ils les étudieront volontiers. Or ce n'est pas le cas de ce roman dont Vincent ne cesse de me répéter qu'il ne « s'y passe rien », et qu'il est trop long, trop descriptif. Je trouve au contraire que cette manière de faire poser le regard d'un enfant de neuf ans sur des événements historiques inventés devrait plaire à de jeunes adultes, tout comme la réflexion sur la mise à mal de la démocratie. Il n'y a rien de plaqué ni de didactique. La narration est très fluide et les personnages nullement caricaturaux. Aucune mièvrerie. Une écriture dense mais pas opaque. A mon avis, Vincent l'a lu par bribes alors que le roman aurait mérité qu'il s'y plonge plusieurs heures durant. Jean va le lire. Il adore Philip Roth.

J'ai un peu honte de le dire, mais quel est l'intérêt d'un journal si ce n'est d'y consigner des sentiments intimes, presque inavouables ? Donc, j'ai un peu honte de l'admettre mais je ne suis pas impatiente que le 11 mai soit là. J'aime cette parenthèse dans ma vie qui justifie toutes les lenteurs, toutes les apresses. ET qui me fait ressentir une profonde impression de liberté. A

part les heures, nombreuses tout de même, que je consacre à mes cours, je dispose de tout mon temps. Plus aucune « pression sociale », comme dit Jean (ça ne m'étonne pas de lui). Je voudrais prolonger cette période en ignorant toutes les catastrophes qui en résultent dans le monde : crise sanitaire, économique, sociale, détresse morale et psychologique. Bref, si je décide d'ignorer tout cela, si je raisonne en égoïste et à court terme, alors, je me dis que rien ne manque à mon bien-être.

Ce matin, j'ai marché en écoutant un podcast d'une émission de radio consacrée au Deuxième sexe et à Simone de Beauvoir. Je me suis posé la question de tout arrêter, enfin, d'arrêter d'enseigner pour ne faire qu'écrire. Une expérience que j'ai déjà tentée par le passé. J'avais été assez productive à l'époque, entre 2013 et 2015 je n'avais pas enseigné du tout. Je me disais donc ce matin que je pourrais limiter mon activité professionnelle à la traduction et retenter l'aventure de l'écriture. Nous allons avoir moins besoin d'argent une fois que Vincent aura terminé sa prépa et Ana a fini ses études. Il faut que j'ay songe. Voyons déjà comment le retour au lycée se passe, selon quelles modalités. Ce qui me manquerait bien sûr si je cessais d'aller au lycée serait les contacts que j'ai avec mes élèves et avec mes collègues que j'aime bien. Une traductrice, une écrivaine, à moins d'avoir du succès, n'a que très peu de contacts professionnels. Cette vie de recluse me fait un peu peur. Je me doute qu'elle est très difficile à supporter par moments. Mais pourtant j'ai l'impression que je pourrais parvenir à écrire un livre, que j'en ai la capacité et c'est juste un effort dans la durée qu'il faudrait que je m'impose. La première fois, je n'ai pas assez persévéré. J'ai très vite été happée par mes cours et mes traductions. Difficile de mener trois activités de front. Je pourrais d'ailleurs m'investir plus dans mon enseignement. Je me suis lassée de corriger toujours les mêmes erreurs depuis toutes ces années. Certains cours sont agréables évidemment et

certaines élèves attachants mais certains jours le métier m'ennuie. Tous les métiers comportent leur part plus ingrate qui suscite lassitude et rejet. Le beau métier d'enseignant en compte sa part lui aussi. En fait, j'aimerais enseigner comme on converse : sans programme, sans évaluation, examens, concours, ni même notes. J'aime l'idée de transmettre et d'éduquer mais j'aimerais exercer ce métier comme j'ai élevé mes enfants : sans rien changer à celle que je suis, sans me soumettre à aucun cadre, sans avoir de compte à rendre à une hiérarchie, à des parents d'élèves, à un inspecteur... Bref, librement. C'est impossible, à moins d'inventer une pédagogie alternative, de monter une école, créer de toutes pièces les conditions d'un apprentissage différent. Mais c'est utopique et puis, soyons honnête, je n'en aurais pas l'énergie. Non, la réalité c'est que je ne veux pas d'un travail, quel qu'il soit, qui me vole tout mon temps. Je veux pouvoir vivre d'autres journées de confinement, marcher, rêver, écrire, lire, écouter des récits ou des analyses lumineuses à la radio.

27 avril

J 42 du confinement

Je crains que mon journal de confinement ne soit au bout du compte terriblement ennuyeux. J'ai pris le parti de ne jamais relire ce que j'avais écrit la veille avant de m'y remettre chaque jour, pour ne pas me décourager de continuer. Je veux garder cette trace, ce témoignage, mais je doute fort de l'intérêt littéraire, et même testimonial de mon entreprise. Peu importe. C'est une discipline et j'en ai si peu que je vais essayer de m'y tenir.

Le propre d'un journal est d'être quotidien et, à moins de l'entreprendre à l'occasion d'une aventure extraordinaire, il n'a pour

vocation que d'être cet espace où l'on consigne les minuscules événements de la vie ordinaire. La période que nous traversons et dont je veux garder une empreinte sur ces pages n'a certes rien d'ordinaire. Elle est même incroyablement extraordinaire. Pourtant, par sa nature, elle n'est constituée que de petits faits, plutôt répétitifs. Si je ne notais ici que le menu de nos repas et le descriptif de nos activités, ce serait bien insipide. Nous avons des conversations qui, elles, ne le sont pas mais je trouve fastidieux et réducteurs de tenter de les reproduire. Du coup, que reste-t-il qui puisse faire l'objet de mon attention, si ce n'est quelques réflexions inspirées par l'expérience de la vie au ralenti, la vie recluse ? Les commentaires suscités par les décisions de nos responsables, quelques incursions dans mon âme dont les états varient ponctuellement, et aussi quelques analyses des comportements observés dans les rues avoisinantes, dans le Monoprix (seuls décors de notre vie actuelle), ou encore au journal télévisé ? Tout cela constitue un matériau suffisant pour noircir des dizaines de pages et des centaines de journaux de confinement devraient voir le jour. J'ai tout de même la crainte d'être déçue lorsque je me mettrai à relire le mien.

J'ai été à mon bureau toute la journée, depuis sept heures et demie ce matin, heure à laquelle j'ai lancé la journée de mes élèves, réparti le travail entre mes classes et me suis assurée que ce travail était fait en temps et en heure. J'ai terminé la journée par deux interrogations orales d'étudiantes. Elles étaient charmantes et souriantes toutes les deux et j'étais contente de ce petit moment avec chacune d'elles. La seconde, Aglaé, s'est un peu confiée à moi sur ces dernières semaines qu'elle a trouvées difficiles : une grande fatigue, doublée de découragement voire de déprime. Elle a besoin, m'a-t-elle dit, de se dépenser physiquement et l'enfermement lui pèse. Je l'ai encouragée comme j'ai pu et me suis félicitée d'apprendre qu'elle vivait

avec ses parents car j'ai entendu parler d'étudiants très isolés, démunis, dont la détresse matérielle et morale est effrayante.

29 avril

J 44 du confinement

Le temps a changé. Il fait plus frais et venteux. Le soleil estival qui s'était invité avant l'heure a disparu. Cela va-t-il changer l'atmosphère de notre confinement ? Ce qui a changé aussi, ce sont les pronostics ou les prévisions de sortie. Le Premier Ministre, dans son plan révélé hier à l'Assemblée Nationale (réduite à 75 membres dans un hémicycle clairsemé), a été très prudent. Le « déconfinement » prévu le 11 mai dont le pays attend tellement, qui nous était annoncé comme une libération, sera très progressif dans les faits, et très limité. Je ne retournerai probablement pas au lycée avant le mois de septembre et Vincent pas davantage. Du coup, les deux mois qui nous séparent des vacances d'été me semblent une éternité !

Et puis nous n'aurons pas le droit de nous éloigner de plus de 100 kilomètres de notre domicile, ce qui laisse craindre le pire pour après. Et si nous étions consignés à Asnières tout l'été ? Ce serait une très mauvaise nouvelle car quelques signes de tension me parvenant de l'extérieur laissent redouter des lendemains difficiles. Hier, pendant la réunion de professeurs principaux, Fred s'est soudain énervé, au point de hausser le ton à la surprise générale et sans aucune raison visible. Il s'est senti agressé à tort par une réponse qui lui a été faite. Sa réaction nous a tous laissés sans voix quelques secondes et nous avons bien vu qu'il était à bout. Et puis hier, en fin de journée, il y a eu ce type qui s'est mis à gueuler en tapant sur quelque chose, une casserole peut-être. Ça ressemblait bien à un moment

de folie. Bref, cette situation, si elle dure trop longtemps et si les améliorations promises n'ont pas lieu, finira par provoquer de la violence dans les foyers, (c'est déjà le cas, on en parle dans les médias) mais aussi dans les rues, entre des individus exaspérés chez qui une hostilité défiante prendra le pas sur l'esprit de solidarité, presque de fraternité qui a prévalu jusqu'ici.

Il faut vite nous procurer des masques, faute de quoi nous serons très mal vus, insultés sans doute. Hugo vient de nous envoyer une photo de son retour sur le chantier : casque, lunettes de protection et masque seront son uniforme pour les prochains mois. Cela me donne le vertige.

Plus rigolo : Bertrand, sur le groupe WhatsApp familial, a posté une photo de sa tête de confiné. Sa chevelure argentée s'apparente à une crinière et sa barbe presque blanche est très fournie. Ca lui va très bien. Du coup j'ai posté une photo de Ludo, bien barbu lui aussi et de Vincent avec, comme il l'appelle, « sa touffe ». J'adore passer la main dans ses cheveux. C'est tellement fourni ! Dire qu'avec cette foutue distanciation sociale nous n'allons plus nous toucher ! J'ai lu ce matin un article dont c'était précisément le sujet : une nouvelle vie en société qui exclura tout contact tactile. Quelle tristesse ! J'étais déprimée.

1^{er} mai

J 46 du confinement

Zoom marrant ce matin avec Sylvie-Claire, Xavier et Karl, confinés dans le magnifique appartement de Xavier rue Vanneau, que je ne connais pas encore et qu'il m'a fait visiter à distance. Ces réunions par Zoom sont quand même sympa et l'expérience du confinement serait bien différente si les moyens de communication du 21^{ème} siècle n'existaient pas. Je me

souviens que lorsque j'étais enfant, l'idée d'un téléphone qui permette de se parler et de se voir en même temps nous projetait dans un monde de science fiction qui n'existerait jamais autrement qu'en imagination. Ce matin, je me suis d'ailleurs demandé où nous étions lorsque nous conversions ainsi. Nous étions bien chacun chez soi, mais où, dans quel espace nous rencontrions-nous ? Où étions-nous réunis ? Quel était l'espace de jonction qui nous était commun ? Où se situait-il ? Troublant.

Xavier ne prend pas au sérieux mon inquiétude sur l'après, sur les modalités de nos retrouvailles. Il ne les partage pas. Il considère que l'on peut se montrer chaleureux sans s'approcher les uns des autres, et que les geste barrières, tout comme la règle de la distanciation sociale ne changeront pas grand chose à nos rapports. Pour moi, ces gestes dits « barrière » sont bien ce qu'ils disent être : des obstacles, des empêchements à la proximité physique, et du coup au vrai partage. Je les trouve très antipathiques pour cette raison. Le vrai déconfinement aura lieu lorsque nous jetterons nos masques, que nos sphères intimes se mêleront les unes aux autres, pour, à l'occasion, n'en faire de nouveau plus qu'une. Que plus rien ne nous retiendra de nous toucher, de nous presser les uns contre les autres, de nous bousculer aussi bien sûr.

J'ai aussi parlé avec Bénédicte qui avait petit moral, lui ai proposé de venir passer le weekend à la maison. Elle devrait venir déjeuner clandestinement avec nous dimanche. Il va falloir accepter que, pour un long moment encore, ces petites échappées remplacent nos vrais changements d'horizon. Le Premier Ministre n'a pas encore évoqué clairement ce qui nous attend pour cet été mais si jamais la règle des 100 km est maintenue, ce sera terrible. Enfin bon, quand je dis « terrible » je sais que je ne prends pas en compte les grands exodes du passé ou la tragédie des réfugiés aujourd'hui évidemment. Ce que nous endurons ici relève de la

contrariété et certes pas de la tragédie. Mais c'est un printemps de plus qui va passer sans que nous en ayons vraiment profité, et cela pourrait se prolonger. Un été sans bains de mer ? Je ne crie pas pour si peu au scandale, car je passerais pour une nantie égoïste et irresponsable. Mais j'exprime mon amertume et mes regrets. On ne renonce pas facilement à ses privilèges, voilà ce que cela prouve. Je suis tenue de rester décente et de comparer mes regrets avec la vraie détresse de millions de gens. Nous avons l'obligation, nous les privilégiés, de nous montrer discrets dans notre déception. Ok, nous ne verrons pas se transformer notre jardin. Ok, nous ne poursuivrons pas les travaux commencés. Qu'est-ce que cela pèse par rapport à la misère économique, affective dans laquelle tant de gens se retrouvent ? Se concentrer sur ce qui est bien, bénéfique. Partager, prendre des nouvelles des uns et des autres, avoir des pensées optimistes, faire des projets, une pause, imaginer une vie différente après, se montrer amical, généreux, solidaire, inventif, attentif. C'est notre responsabilité, notre devoir, à nous les privilégiés. Je n'ai pas de raison de me plaindre, vraiment aucune. Je ne sens d'ailleurs aucune inquiétude me gagner, ni pour moi, ni pour mes proches. Mon inquiétude concerne plutôt les commerces, les cafés et les restaurants, campings, hôtels qui ne vont pas survivre à la fermeture, toutes ces salles de cinéma, de concert, de théâtre qui ne rouvriront peut-être pas, ces festivals annulés. Tout ce qui nous rassemble, nous fait quitter notre espace domestique pour échanger, découvrir, nous renouveler. Dans les départements « rouges », même les parcs publics resteront fermés. Tout cet espace qui nous est habituellement offert en partage, nous en resterons exclus. Chacun chez soi ! C'est la règle depuis près de deux ans et cela ne va pas changer de si tôt.

Mon inquiétude concerne aussi les relations que nous allons avoir les uns avec les autres à l'avenir, des relations distantes physiquement, j'en ai

déjà parlé et cela revient sans arrêt à mon esprit, mais aussi des relations de suspicion mutuelle, de méfiance vis à vis du danger dont nous sommes possiblement porteurs.

Quel étrange 1^{er} mai ! Aucun défilé dans les rues, les manifestations sont évidemment interdites. Une fête du travail qui n'a rien d'une fête, à l'heure où les chômeurs, temporaires ou définitifs, se multiplient.

Heureusement il reste le muguet. Pas de vendeurs dans les rues, juste les fleuristes à qui on a accordé une permission exceptionnelle (drôle d'époque où l'on reçoit la permission de vendre des fleurs...). Ces petites cloches au parfum si délicat sonnent envers et contre tout et fleurissent nos «écrans de téléphone, nous apportant un message joyeux, des vœux de bonnes santé... Elles ont un charme particulier cette année, une fraîcheur espiègle qui aurait presque pu passer inaperçue. Elles me donnent quelques regrets aussi car il y a un tapis de muguet dans notre jardin et pendant quelques jours chaque année, je m'enivre de leur parfum.

2mai

J 47 du confinement

J'ai l'impression de me répéter dans ce journal. Je ne me relis pas si bien que je prends le risque de rabâcher. J'ai peur d'être déçue lorsque je relirai ces pages écrites rapidement. Les activités ici étant limitées, les déplacements réduits, les rencontres impossibles, sur quoi écrire ? Je pense à la poétesse Emily Dickinson dont la vie entière s'est écoulé dans son village d'Amherst Massachussetts, et qui a puisé dans le spectacle de la nature environnante et dans sa vie intérieure seule, nourrie par ses lectures et sa pratique religieuse, pour produire une œuvre poétique minimale dans sa forme mais majeure par sa résonance encore aujoird'hui. Cette

constatation m'oblige. Il ne s'agit donc pas de faire, d'accomplir, de réussir ou d'échouer pour disposer d'un matériau à exploiter par la suite. Je dois contenir tout ce qui m'est nécessaire : des souvenirs, des espoirs, une réflexion, une capacité à me mettre à distance, à prendre de la hauteur, à tirer des leçons, à proposer des prédictions. Tout ce dont j'ai besoin est en moi, à commencer par mon imagination. L'imagination cette force sans limite qui nous propulse hors de nos murs, hors de nos corps et de nos vies. Mais un journal est un lieu où l'on consigne des faits, non ? Et aussi des réactions, des émotions répondant à ces mêmes faits. Ce n'est pas un lieu où l'on s'égare, où l'on se perd. Où l'on se trouve ? C'est comme une consigne, une mémoire externe. C'est en tout cas dans cet esprit que j'ai entrepris celui-ci. Peut-être au bout du compte vais-je le trouver vain et vide. Je ne sais pas et j'attendrai encore avant d'en avoir le cœur net. Cette incertitude m'amuse. Je suis curieuse de découvrir dans quelques semaines les pensées qui m'habitaient à la mi-mars, au début de tout ça. Suis-je passée de la sidération à l'euphorie, de l'euphorie à la lassitude, de la lassitude à la colère, puis à une forme d'abandon ? Mon récit traduira t-il ce cheminement ? Me serai-je suffisamment sondée ? Confiée ? Nous verrons bien. IL n'y a que peu d'enjeu. Et la discipline requise pour la tenue d'un journal est une bonne chose de toute façon.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis deux mois, je vais me rendre à la librairie. Je vais, si c'est possible, flâner un peu et acheter quelques livres. J'ai presque terminé mon Philip Roth. Ce matin, j'ai écouté une deuxième émission sur Les Années d'Annie Ernaux. J'ai l'impression que malgré notre différence d'âge (elle est née en 1940), cette femme écrit tout ce que je ressens. Cette connivence est étonnante. Et les souvenirs intimes qu'elle décrit sont comme les miens, d'autant plus qu'elle utilise le pronom de la troisième personne, se détachant ainsi d'elle-même.

3 mai

J 48 du confinement

Bénédicte est bvenue déjeuner aujourd'hui. C'était sympa de se voir, presque comme en temps normal. La seule différence est qu'on ne s'est pas embrassées. Va t-on perdre l'habitude de le faire ? L'a t-on déjà perdue ? La retrouvera t-on ?

Ludo avait passé cinq heures à nous confectionner un Saint Honoré pour l'occasion. Pas mal, à part la chantilly qui n'était pas assez ferme, et puis il avait oublié le caramel. Mais c'était bien drôle !

Nous sommes allées marcher une heure et demie (hors délai, hors périmètre, triple transgression). Il faisait beau et doux. Nous ne sommes jamais à court de sujets de conversation, Bénédicte et moi. C'était super. Elle m'a demandé si mon journal était plutôt un journal de bord ou un journal intime, car elle collecte des journaux de confinement afin d'objectiver cette expérience collective en comparant des témoignages individuels et d'en faire sortir une étude sociologique. Je n'ai pas vraiment su répondre. J'ai du mal à dévoiler, même ici mes pensées les plus intimes parce que je serai peut-être lue. On ne peut jamais avoir la certitude qu'on ne le sera pas. Je m'interroge donc, dans le prolongement de ma réflexion d'hier, sur la valeur de ces pages.

Je pense que ce qui me retiendra toujours d'écrire quelque chose de vraiment fort, et du coup, intéressant, sera cette réticence à me dévoiler à mes proches. C'est un vrai problème je trouve et je me demande souvent comment les écrivains le surmontent, comment ils parviennent à vivre normalement, tout en se mettant à nu publiquement dans leurs œuvres. Je demeure très en contrôle, consciente que mes propos, ici ou ailleurs,

pourraient choquer, heurter, blesser. Je m'autocensure, rendant impossible une vraie démarche d'écriture. C'est pourquoi je risque de me décevoir en relisant ce cahier. Tant pis, je l'écris quand même. Je vais au bout de l'exercice. Je ne le crois pas vain. Il aura toujours une valeur historique.

4 mai

J 49 du confinement

Encore un lundi. Sera-ce le dernier ? A quoi ressemblera le prochain ? Ce fameux 11 mai qui désigne notre horizon déconfiné.

Je rentre de ma marche. J'ai marché en compagnie de Philippe et Sylvain Tesson, invités de Laure Adler dans le cadre d'une série d'émissions sur la filiation. Ces deux là parlent comme ils écrivent : avec jubilation et un brin de cabotinage. Mais quel plaisir que cet échange ! Derrière une façade un peu vaniteuse, le père exprime beaucoup de tendresse et d'admiration pour ce fils qui lui ressemble à la fois tant et si peu. L'idée de ces rencontres familiales radiophoniques me plaît bien. J'écouterai les autres épisodes.

Ensuite une courte présentation par Laure Adler d'un philosophe, Daniel Le Breton, et de son ouvrage : *La Saveur du monde, une anthropologie des sens*, publié en 2006. Il y parle des cinq sens et de la primauté incontestable selon lui du toucher. L'émission date du 9 avril, soit pendant la quatrième semaine du confinement et cette apologie du sens « vers lequel convergent tous les autres » résonne particulièrement en moi, si préoccupée des règles d'éloignement qui vont régir notre monde d'après. Descartes avait tort, nous dit Le Breton, d'écrire : « Je pense donc je suis. » Et Merleau-Ponty, tout comme Michel Serres le contredisent aussi volontiers. Ainsi que Paul Valéry, dans *L'Idée fixe* : « Ce qu'il y a de plus profond en l'homme, c'est la peau. »

J'éprouve un mélange de frustration et de joie à entendre formulées de façon si claire les pensées qui m'occupent en cette période. Comme si je me réjouissais de les partager avec de grands esprits, tout en me faisant le reproche de ne pas être celle qui les aura promues et données en partage.

J'ai toujours ce sentiment d'avoir pressenti les choses mais négligé de les approfondir et de les exprimer. Ce journal aurait pu m'en donner l'opportunité, mais je l'écris trop vite, sans réfléchir ni m'efforcer de lui fixer un objectif plus ambitieux. Je ne creuse pas. Ce n'est pas mon tempérament. Je ne suis pas une « taupe » comme le dit Philippe Tesson à propos de Sylvain. Je suis un papillon qui volète mais ne se pose jamais bien longtemps. Je me suis toujours vue comme une dilettante. Lui creuse son sillon, effectue un travail de sédimentation, et, couche après couche, construit son œuvre, sans pourtant jamais rester immobile, puisque c'est un écrivain voyageur, un éternel explorateur du monde. J'aime beaucoup son écriture. Elle me surprend souvent et c'est ce que je préfère lorsque je lis : être surprise par une tournure, une métaphore, une vision. Je me demande s'il écrit vite. Comment savoir ? Il faudrait lui poser la question. Elle est moins anodine qu'il y paraît. Il écrit peut-être comme il marche : lentement et longtemps.

9 mai

J 54 du confinement

Cinq jours ont passé depuis la dernière fois que j'ai écrit dans ce journal. Peut-être suis-je en train de me lasser de l'exercice.

Revenons donc sur ces quatre jours sans écrire. De fait, si je ne m'astreins à noter les faits, même minuscules, je confonds les journées qui passent, presque invariables. Deux mois quasiment se sont écoulées ent ce

temps qui aurait dû sembler si long, si lent, a filé comme il aurait filé dans d'autres circonstances. Est-ce parce que j'ai atteint l'âge où l'on ne s'ennuie plus ? Parce que, comme ma grand-mère me le répétait souvent, plus on vieillit plus le temps file vite ?

J'ai continué sur le même rythme depuis le début de la semaine : marche à pied dans le quartier le matin tôt, préparation du repas, cours à distance et correction de copies, lecture (je termine le roman de Sally Rooney : *Conversations with Friends*, que Katie a offert à Anna pour Noël l'année dernière). J'ai déjà lu son deuxième : *Normal People*. Ca m'intéresse de découvrir à travers ces romans écrits par une très jeune autrice (le mot m'écorche encore un peu les oreilles mais il faut résolument l'utiliser) les relations amoureuses des jeunes adultes du vingt-et-unième siècle. Elle écrit bien, son style est précis, vif. Jean trouve que je devrais la traduire. J'en parlerai à Luc qui travaille aux Editions Rivages. Mais cette traduction existe sûrement déjà.

Dans les rues, on ne sent plus vraiment peser les contraintes du confinement. L'heure est à la promenade. La grande différence tient à la multiplication des passants équipés d'un masque et à ces files d'attente qui s'allongent sur les trottoirs à certaines heures, à cause du mètre de distance imposé. Ce matin justement je suis allée récupérer les quatre masques offerts par la mairie d'Asnières. Très disciplinés, les gens attendaient les uns derrière les autres sur une longueur de trente mètres sur le trottoir. Il fallait apporter les justificatifs nécessaires, se passer du gel sur les mains à l'entrée, signer avec son propre stylo. Bref, tous ces réflexes et toutes ces nouvelles règles de vie en collectivité que nous allons devoir conserver pendant plusieurs mois.

Hier soir, 8 mai, nous avons fait notre première sortie clandestine en voiture pour aller fêter l'anniversaire de Bertrand à Chatou. On était une

douzaine (2 de trop par rapport à la limite de 10) et c'était trois jours avant la date officielle de déconfinement. Nous n'avions croisé aucun policier et heureusement car nous n'avions même pas rempli l'attestation, faute d'avoir un motif valable.

La soirée était très sympa. Il faisait beau et doux. Nous avons dîné dehors. Bertrand a fait des brochettes. Il y avait Sylvie-Claire et Thomas, Isa et Arnaud, mon filleul Pierre, adorable, Pascal, célibataire comme à chaque fois, et les voisins sympas. C'était joyeux de se retrouver comme des gamins qui ont fait le mur. La distanciation sociale est une règle intenable, c'est prouvé ! Premièrement nous n'étions pas assis à un mètre l'un de l'autre au dîner et deuxièmement j'ai dansé un rock avec Pascal. Totalement interdit ! On s'est passé du gel hydro-alcoolique sur les mains après. Quelle farce ! Mais comment cela pourrait-il en être autrement ? Je suis rentrée sceptique quand au maintien d'une telle discipline individuelle et collective. A moins d'être vulnérable et très inquiet pour sa propre santé, personne ne respectera cette règle bien longtemps. C'est tellement étrange de se saluer sans se toucher. Ces gestes sont inscrits dans notre culture, dans nos traditions. En même temps lorsqu'on voit dans un film des scènes de foule, d'embrassade, plus généralement des scènes de proximité physique ordinaire, on a déjà l'impression qu'elles appartiennent à une époque révolue. De la même façon qu'on éprouvait depuis longtemps déjà un sentiment de nostalgie en voyant ces films de Sautet où les gens fument au bistrot. Comme si ce virus nous avait fait basculer d'un coup dans une ère nouvelle, nous vieillissant tous à la fois, faisant de nous tous, générations confondues, des êtres du « monde d'avant », décontenancés par la nouveauté, cette révolution des mœurs qui ne nous a pas laissé le choix et nous a pris par surprise. Nous voilà transportés de force dans un monde où l'on ne se serre plus la main, où l'on se console sans se prendre dans les

bras, où le sourire a disparu derrière un masque, ou bien se limite à un plissement des yeux, un monde où la parole devra supplanter le geste, alors qu'il est tellement plus instinctif que ce soit l'inverse. Il ne faut pas minimiser cette rupture dans les comportements sociaux ni les prolongements qu'elle pourrait avoir. Voilà une piste de réflexion qu'il serait stimulant de suivre.

Je crois, somme toute, que c'est la leçon la plus intéressante à tirer de cette épidémie : la primauté du toucher sur les autres sens. Ca, et l'importance de la liberté d'aller et venir. Nous avons eu a minima un aperçu de ce qu'est la vie carcérale, avec sa réduction de l'espace vital, sa cohabitation forcée.

Interruption téléphonique : mon frère Philippe. Très en forme. Visiblement amoureux. Il voulait en savoir plus à propos du mariage de Katie et Jean. Je vais essayer de faire avancer la prise de décision. Peut-être viendra t-il de toute façon nous faire une petite visite en Bretagne ?

J'ai de la chance d'avoir mes deux frères. Je le pense vraiment. J'aimerais pouvoir passer plus de temps juste tous les trois. Il faudra que l'on refasse une virée à trois, comme à Berlin en 2016, pour mes 50 ans. Ca avait été vraiment intense et la vie est si courte ! Un jour, un de nous trois partira. C'est terrifiant.

10 mai

J 55 et dernier jour du confinement

Anna avait presque l'air nostalgique tout à l'heure en nous faisant remarquer que « c'était notre dernier jour à 4 ». Nous n'avons pas été exactement 4 depuis 55 jours mais évidemment nous nous sommes vus beaucoup plus que depuis quelques années. J'ai aimé cette certitude que

nous allions prendre tous nos repas ensemble, que personne n'était attendu nulle part (si on fait exception des deux semaines qu'Anna a passées chez Fabio). C'était bon de se coucher chaque soir en sachant que le lendemain nous serions encore ensemble sous le même toit. Je crois qu'Anna et Vincent ont été heureux d'une certaine façon eux aussi, heureux d'être ensemble, complices, partenaires de sport, témoins de leurs vies respectives. Il n'y avait qu'à les voir tout à l'heure sur le canapé, elle la tête posée sur sa cuisse, devant le film qu'on avait décidé de regarder ensemble pour « notre dernière soirée de confinement ». Etonnant que Vincent ne soit pas allé chez Victor comme il avait prévu de le faire. Même au bout de 55 jours à la maison, il n'a pas l'air d'avoir envie de se précipiter ailleurs. Il est bien. Il a passé la journée à ranger sa chambre et à mettre de l'ordre dans ses affaires de classe car il a quelques jours de vacances et voulait pouvoir reprendre après dans de meilleures conditions.

Nous pouvons être contents tous les 4 de la belle façon dont nous avons vécu cette expérience. Elle nous laissera de bons souvenirs et surtout le sentiment réconfortant d'être heureux ensemble, tout simplement.

La vie va reprendre un cours plus normal. A partir de demain, nous ne remplirons plus d'attestations et ne compterons plus le temps passé en dehors de chez nous. Il sera possible d'aller et venir dans Paris, d'organiser des retrouvailles avec les copains, de retourner dans les magasins pour autre chose que des victuailles. Mais finalement aurons-nous souffert du manque de tout ça ? Je ne le crois pas. Je pense même le contraire. Notre vie s'est tellement simplifiée pendant deux mois : plus de projet à faire, de sorties à organiser, des tenues vestimentaires confortables et sommaires, une routine domestique reposante et une maîtrise plus grande du temps.

J'ai réfléchi au projet du MUCEM qui monte une exposition en demandant aux Français de leur envoyer un objet symbolisant leur

confinement. Certains envoient une paire de baskets, un ordinateur portable, ou un livre de cuisine. Moi j'enverrais la paire de petits écouteurs qui me permettaient d'écouter des podcasts tout en marchant le matin. La radio, que j'écoutais déjà beaucoup en temps normal, est sans doute la dernière chose dont je pourrais me priver en des circonstances aussi exceptionnelles. Et je n'avais pas l'habitude d'écouter des émissions en différé.

18 mai

J 7 du déconfinement

Voilà. Le déconfinement a bien eu lieu le 11 mai, il y a tout juste une semaine. Il faisait très froid et très mauvais, ce qui fait que je ne suis pas sortie de la journée : un comble ! Je ne m'étais pas donné un objectif particulier pour cette journée historique, comme tous ceux qui rêvaient de « la première chose qu'ils allaient faire une fois déconfinés » : aller boire un apéro, un vrai, avec des copains, s'acheter une fringue, faire une balade en forêt... Xavier, lui, voulait aller acheter des harengs marinés à Ikéa !

En fait, toute la semaine, nous avons travaillé à peu près sur le même rythme que les semaines précédentes. J'avais pas mal de copies à liquider. Ludo en a profité pour se rendre à Verfeil régler quelques urgences : la piscine avait tourné au vert grenouille, le jardin pris des allures de friche et puis ses parents étaient fatigués, sûrement un peu seuls et démoralisés. Il a parcouru les 700km sans être contrôlé. De toute façon je crois qu'il avait un motif légitime pour déroger à la règle toujours en vigueur des 100 km. J'ai occupé mes soirées de façon agréable avec Vincent qui avait quelques jours de vacances. (Anna a passé trois jours à Paris.) Nous avons regardé des épisodes de *Friends*, hilarants. Vendredi j'ai vu un film de Guédiguian :

Gloria Mundi, que j'ai trouvé assez désespéré, loin du militantisme souriant de certains autres film de lui. Une fois Anna de retour, nous avons regardé *Baisers volés*, un des films de Truffaut mis à disposition sur Netflix.

Beaucoup de charme et de dérision et j'aime tant revisiter le Paris des années 60, lorsque les voitures étaient racées et toutes différentes.

Samedi j'ai invité Charlotte à déjeuner dans la cour, puis nous sommes allées acheter des bricoles, des bougies. (La pulsion d'achat était bien revenue...) Samedi soir, Ludo était revenu et nous avions la ferme intention (l'avenir dira qu'elle n'était pas si ferme) de partir le lendemain en Bretagne, après avoir déposé Vincent chez Rémi du côté de Chartres. Il doit y rester trois semaines pour travailler, car il leur reste encore un petit mois de cours, tout comme à moi.

Le dimanche matin, je suis donc allée au marché. Plus aucun plaisir à faire le marché d'ailleurs : les gens font la queue sur des mètres, à distance prudente les uns des autres, le sens de circulation est réglementé, sous bonne surveillance de policiers municipaux, les étals sont protégés par des films plastiques, interdiction de toucher, masque obligatoire... Bref le vrai pensum ! J'imagine que l'on va s'y faire. J'ai acheté des légumes en prévision de notre séjour, me disant que plus nous serions discrets à Plévenon, et moins nous aurions de courses à faire là bas, mieux ce serait. Nous avons déjeuné , puis chargé la voiture et avons pris la route, Vincent au volant. Arrivés à Chartres une heure et demie plus tard, nous avons laissé Vincent avec Rémi et sa famille qui séjournent dans une maison entourée d'un grand jardin, appréciable après deux mois sans profiter de la nature. Nous avons ensuite pris la direction de l'ouest. Mais nous étions assez silencieux, pas du tout dans l'état d'euphorie qui est le nôtre lorsque nous nous rendons en Bretagne habituellement. Un petit reportage à la radio sur une famille de cinq personnes dont un nourrisson, confinée dans une chambre

de 11 m² , puis un coup de téléphone de Stéphanie qui voulait me proposer d'aller marcher, un autre de Christophe et Marie-Claude pour la même raison. Et à chaque fois, un peu plus de gêne, de silence et de pesanteur dans la voiture. Nous nous sommes sondés et sommes parvenus à la même conclusion : nous étions mal à l'aise dans cette transgression. Aucun motif impérieux ne motivait ce déplacement, et nous aurions du mal à l'assumer tout autant auprès de nos voisins bretons que de nos amis d'Asnières (qui pourtant n'avaient pas émis le moindre jugement). En fait, nous avons réalisé qu'il nous avait fallu entreprendre le voyage (qui occupait nos conversations de puis des semaines) pour nous apercevoir que nous étions incapables d'aller jusqu'au bout. Une vraie avancée dans la connaissance de nous-mêmes. Nous étions aussi sensibles l'un que l'autre à l'appel à la responsabilité civique du premier ministre et n'est pas contrevenant qui veut. Nous avons ressenti un soulagement réel en faisant demi-tour. Frustrés bien sûr, mais ce n'est pas un très grand sacrifice non plus.

Ce matin, un peu triste à mon réveil en imaginant le beau ciel pur au-dessus du Cap Fréhel et les fleurs de notre jardin, j'ai décidé de prendre une demi journée de vacances. Ma semaine d cours était organisée d'avance et les copies éclusées. Dons après mon cours de 10h, j'ai sauté dans la voiture et suis allée déjeuner chez Sylvie-Claire. Très bon moment avec elle, Toto et les garçons. On a marché u peu sur les berges de la Seine. C'était bon de profiter du soleil et de la chaleur estivale en regardant les péniches glisser sur l'eau, les pêcheurs et les jeunes en bandes dispersées sur l'herbe. Ca risque d'être difficile pour les adolescents de rester à bonne distance les unes des autres. Pas vraiment de leur âge !

Hier, Jean et Katie nous ont annoncé leur décision de reporter leur mariage. Trop d'incertitudes pour préparer une fête pareille en ce moment.

Je pense que c'est sage, même si je suis triste pour eux. Sans doute vont-ils pouvoir se marier civilement à Londres avant trop longtemps.

26 mai

J 15 du déconfinement

Nous sortons, peu à peu, lentement, de toute cette étrange période. Les nouvelles rassurantes se multiplient. Avec prudence, experts et journalistes font des annonces optimistes, des prévisions et des prédictions de moins en moins sombres. En ce qui concerne l'épidémie en tout cas. Parce que pour ce qui est de notre économie, tous les signaux d'alerte sont au rouge. Les cafetiers et les restaurateurs s'impatientent, les comédiens et directeurs de festivals, de théâtre, de cinéma piaffent, les chefs d'entreprises et les ouvriers dans les usines s'alarment, les jeunes diplômés déchantent, on parle déjà d'une génération sacrifiée. Et c'est la même inquiétude partout dans le monde : vagues de licenciements aux Etats-Unis, bousculades dans les centres d'aide alimentaire en France. Le « monde d'après » angoisse, après avoir brièvement fait rêver les idéalistes, ceux qui y ont entrevu un retour à la nature, à la solidarité, un renoncement à la surconsommation vaine. La planète a cessé de tourner pendant deux mois et peine à s'y remettre. Or, on s'aperçoit que le danger de cette panne, de cette immobilité, c'est la chute. Et que dans cette chute seront entraînés des millions de gens. Le contraste entre cette noirceur des perspectives économiques et sociales et la clarté limpide du ciel depuis des semaines est frappant. L'horizon atmosphérique n'a jamais été aussi clair et celui de nos vies aussi sombre.

Nous avons donc renoncé à notre projet de passer la semaine dernière en Bretagne et il a fallu remplir agréablement ce temps pour ne pas

regretter d'avoir été des citoyens modèles. La vertu est chose fragile et notre volonté friable... quand tant de gens autour de nous n'ont pas eu les mêmes scrupules ! Mais il y a aussi de la satisfaction à ne pas s'être laissés prendre au piège de l'égoïsme. Le mal de l'époque, c'est l'arrogance sociale : on en parle beaucoup dans la presse. On cite en exemple tous les télétravailleurs qui n'ont pas eu honte de s'afficher tranquillement installés au vert, dans de confortables, voire luxueuses, résidences secondaires, entourées de jardins superbes, ou au bord de leur piscine. Les « Parisiens de l'île de Ré » ont cristallisé la colère et sont devenus, injustement parfois, le symbole de cette arrogance.

Nous avons résisté à la tentation de nous affranchir de la règle, de nous placer au-dessus de la loi, et voulions être exemplaires à la fin de l'histoire. Si tout le monde agit en fonction de son intérêt propre, il ne peut pas y avoir de société. Bref on est fiers d'avoir tenu bon.

J'essaie de me rappeler les petits événements qui, du coup, ont meublé nos journées depuis une semaine et s'effacent de ma mémoire à une vitesse effrayante. Est-ce déjà l'effet de l'âge ? Ou seulement parce qu'à force de rester cloîtrée je confonds les jours et leur contenu un peu répétitif ? Voyons, je vais tenter de remonter jour après jour le cours de la semaine passé et de dresser la liste de mes activités.

Mardi, j'ai travaillé normalement mais j'avais pris pas mal d'avance en prévision de notre départ. Mercredi après-midi, je suis allée rejoindre Flo à vélo jusqu'à la place de la République. Paris avait retrouvé son rythme d'avant le confinement. J'ai remonté le boulevard de Clichy, puis celui de Rochechouart et enfin de Magenta. Il y avait du monde, du bruit, et beaucoup de rideaux de fer baissés. Les trottoirs étaient sales et encombrés. La population est si dense dans cette ville ! Trop dense. Le Canal St Martin était sale et bruyant lui aussi. Nous avons décidé de trouver un endroit plus

touristique et donc moins fréquenté ces jours-ci, du fait de la totale absence de visiteurs étrangers dans la capitale. Nous avons donc remonté toute la rue de Rivoli, désormais piste cyclable, et réservée aux seuls taxis et bus. Puis nous sommes promenées à pied le long de la Seine jusqu'au Pont Alexandre III. Retour à Asnières, bien fatiguée et en nage.

Le jeudi de l'Ascension : déjeuner dans le jardin chez Beye et Marc avec Anna, Axelle et Mathilde. Très agréable de se voir et de mettre les pieds dans l'herbe. Le soir, Patrick et Christelle sont venus prendre l'apéro et sont resté dîner. Le vendredi je suis allée marche dans le bois de St Cucufa avec Christelle et son chien. C'est assez joli mais on n'y est jamais seul. Beaucoup de promeneurs. L'après-midi j'ai travaillé à remplir les livrets scolaires de mes élèves. Le samedi nous avons rejoint Anne et Hervé dans leur maison au bord de la forêt de Compiègne, au Francport.. Leur maison est au bord de l'Aisne et on a pu faire une promenade au milieu de chênes plusieurs fois centenaires. On est passé à la clairière de l'Armistice à Rethondes, C'était intéressant. A notre retour, Anna était à la maison et on a dîné ensemble. J'ai regardé *Vincent, François, Paul et les autres*, pour le plaisir de revoir Michel Piccoli qui vient de mourir. Et puis ce film me fait penser à mon père. Dimanche, nous avons rejoint Bertrand et Eliane, Antoine et Florence, et Charlotte pour un pique-nique en forêt de St Germain en Laye. Nous avons proposé à Bénédicte de se joindre à la partie. Moment très agréable car la forêt est immense et on a pu marcher tranquillement. Et nous retrouver avec beaucoup de plaisir. Le soir, avec Anna, nous avons regardé *Les Choses de la vie*. Très triste mais très beau. Lundi, hier, j'ai revu en Zoom mes élèves de première et de terminale. Puis rejoint Murielle devant la mairie car elle a enfin décidé de sortir de chez elle après deux mois de strict enfermement. Ensuite j'ai fait une marche dans le

quartier avec Stéphanie puis invité les Z à prendre le dessert. J'avais fait un tiramisu.

Voilà. Je suis parvenue à remettre dans l'ordre tous les petits faits de cette semaine passée. C'est rassurant. Peut-être devrais-je continuer à écrire ce journal si je ne veux pas subir la fuite du temps et les racages de l'oubli. Nos vies après tout, sont aussi faites de minuscules fragments de quotidien.

Depuis trois jours, je lis *Les Années* d'Annie Ernaux, que je me suis commandé dans la belle édition blanche de Gallimard. Une autre forme de journal. Très intéressant. La vie intime et la vie collective, une peinture sociale de l'époque qui va des années 1940 au début du vingtième siècle. Peut-être cette lecture va t-elle m'encourager à poursuivre mon journal.